This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06923818 0

SB
Desjar.!

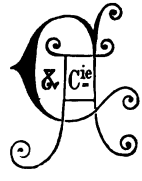
LE DEVOIR PRÉSENT

24 005. — PARIS, IMPRIMERIE LAHURE
9, rue de Fleurus, 9

PAUL DESJARDINS

LE DEVOIR PRÉSENT

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
ARMAND COLIN ET Cie, ÉDITEURS
RUE DE MÉZIÈRES, 5

1892

- 12292 -

ASTOR LIBRARY
OCT 7 1892
NEW YORK

LE
DEVOIR PRÉSENT

Nous sommes plusieurs qui avons oublié quelquefois nos peines personnelles, pour grandes qu'elles fussent, en nous représentant la détresse morale des âmes autour de nous, et en méditant sur le remède possible de ce mal universel. Quelques-uns restent sereins devant ce spectacle, ils se résignent au mal fatal et au doute inextricable; ils contemplent avec sang-froid ce qui est. D'autres, tels que celui qui parle ici, sont plus affirmatifs parce qu'ils sont plus passionnés, plus blessés, ne savent ni oublier, ni patienter, ni désespérer paisiblement; ils se mettent moins en peine de *ce qui est* que de *ce qu'il faut*; ils sont même tournés délibérément vers ce qu'il faut, vers le salut que tout leur cœur appelle. C'est leur faiblesse de ne pas savoir s'intéresser longtemps à ce qui ne prend pas, en quelque manière, l'aspect d'un devoir les concernant. Ils ne contestent pas, en

effet, qu'il soit faible de ne pouvoir regarder d'un œil désintéressé la maladie corporelle ou spirituelle; d'avoir besoin au chevet des mourants de quelque chose à faire, ce quelque chose fût-il vain, et d'occuper l'angoisse de son cœur en préparant jusqu'à l'heure suprême des remèdes dans l'ombre d'une chambre...

De cette impuissance à rester coi devant le mal sont venues les lignes qu'on va lire. La même raison explique pourquoi je n'ai pu me dispenser de les publier, les croyant utiles.

I

Nous sommes en état de guerre. Il y aurait presque lâcheté à taire nos croyances intimes : car elles sont contredites et attaquées. Il ne faut pas nous flatter d'un apaisement ou d'une trêve qui nous permette d'ouvrir tous les pores de notre intelligence à des idées contraires à notre conviction, avec une facile mollesse. Il faut, au contraire, nous fermer, nous enceindre. Il y a aujourd'hui entre nous et beaucoup de nos contemporains un irréductible désaccord qu'il faut voir, un grand combat où il faut prendre parti.

Voici quel il est, autant que je puis le voir.

En somme, l'asservissement à l'instinct animal, l'égoïsme, le mensonge, sont-ils le mal absolu ; ou bien sont-ils seulement des « inélégances », c'est-à-dire des choses dépréciées quant à présent, mais qui, bien ornées et embaumées de grâce, pourraient encore nous sourire, nous satisfaire, nous fournir un type de vie équivalent après tout à la vie des sages et des saints, car rien ne nous montre avec certitude que ceci vaille mieux que cela? La justice et l'amour sont-ils le bien sûr, la loi sûre et le port sauveur, ou bien sont-ils de possibles illusions, des vanités probables? Avons-nous une destinée, un idéal, un devoir, ou bien nous agitons-nous sans cause et sans but, pour l'amusement de quelque démiurge malicieux, ou tout simplement par le caprice absurde du grand Pan? Telle est la question qui divise les consciences.

Grand débat certes, plus grand que celui de la divinité de Jésus-Christ, par exemple, que celui même de l'existence d'un Dieu personnel, ou telle autre question spéculative qu'on voudra; plus urgent surtout, car il a des contre-coups dont je suis effrayé, dans mon existence de chaque jour, à moi, homme tenu de vivre, depuis l'heure où je m'éveille à la lumière jusqu'à celle où je m'endors; suivant la réponse que je me serai don-

née sur ce point, je bêcherai mon petit jardin dans un tout autre esprit.

Personnellement j'ai pris parti, après réflexion, — après expérience aussi. — Je professe en toute certitude que l'humanité a une destinée, et que nous vivons pour quelque chose. Que faut-il entendre au juste sous ce mot d'Humanité? — Je n'en sais en somme rien; sauf que ce je ne sais quoi n'existe pas encore, mais est en voie d'exister, en voie de se faire soi-même, et que cela me concerne, moi qui suis ici. — Que faut-il entendre sous ce mot de destinée? — Je n'en sais pas beaucoup davantage; je n'ai guère là-dessus, quant à présent, que des rêves nés d'un profond mais incommunicable amour, qu'un amour égal pourrait seul comprendre; ma conscience n'est pas assez pure pour m'avoir enfanté une plus grande certitude. J'affirme seulement que cette destinée de l'humanité, si elle était connue, serait telle que tous les hommes, ignorants ou simples, pussent y participer; elle sera donc obtenue par la *bonne volonté*, seul instrument dont tous disposent. C'est quelque chose déjà que de savoir cela : en somme je vois, du moins par éclairs, de quel côté cet avenir luira, et j'y marche; je vis ainsi, gravissant dans une forêt escarpée et obscure, vers le point où une

clarté se devine, qui ne peut me tromper, mais que les branches importunes de la vie compliquée et apparente me cachent. Ce qui m'en rapproche, ce n'est pas de raisonner sur la nature probable de cette lumière, c'est de marcher; je veux dire de fortifier, en tous et en moi, la volonté du bien.

Nombre de jeunes gens cheminent aussi de ce côté, et véritablement il leur plairait de partager la foi que j'ai dite. Mais ils hésitent. Leur éducation (cette éducation toute gréco-romaine encore) les tire sans cesse dans l'autre sens, dans le sens de l'empirisme généralisé dit scientifique, dans le sens du beau style, et des littérateurs bénévoles. Ils ne se décident pas à jeter cette éducation artificielle par-dessus bord, comme j'ai dû le faire, quant à moi, pressé par les nécessités de la société présente. D'autre part le christianisme latent dans leurs moelles opère, peut-être à leur insu. Ainsi ils reviennent vers nous, indécis, et s'arrêtent, comme à mi-chemin.

Enfin il est des contemporains qui pensent nettement le contraire de ce que j'ai dit. Ils ne croient pas que l'homme ait une destinée, qu'il y ait pour lui un devenir, un devoir.

Nous avons donc, d'une part, des alliés indécis et tièdes; d'autre part, des adversaires; et il faut nécessairement combattre, ainsi que nous l'esti-

mions tout à l'heure. Cette nécessité se dessinera même chaque jour davantage. C'est ce que, dans un livre récent[1], M. Édouard Rod appelle « l'antagonisme des *négatifs* et des *positifs*; de *ceux qui tendent à détruire* et de *ceux qui tendent à reconstruire* ». On peut choisir d'autres mots que ceux-là, mais l'idée est parfaitement claire.

Écoutons, par exemple, M. Renan : « Nous mettons, dit-il, notre noblesse en cette affirmation obstinée (du devoir); nous faisons bien; il faut y tenir, même contre l'évidence. *Mais il y a presque autant de chances pour que tout le contraire soit vrai.* » Par de telles paroles, semées çà et là dans ses pages nonchalantes, ce songeur exquis, s'il doit être pris au sérieux (et tout autant s'il ne doit pas l'être), rend suspecte, et enfin ruine en nous une persuasion à laquelle on tient ou non, mais qui est certainement notre unique guide pour vivre en êtres raisonnables. Il ne s'agit pas ici, bien entendu, de savoir si nous nous abusons sur tel ou tel devoir particulier; cela, je l'accorderais sans peine, ayant toujours estimé que nos jugements moraux, comme nos actes, ont sans cesse besoin d'être revisés, améliorés, suivant une progression sans terme. Il s'agit de beaucoup da-

1. *Les Idées morales du temps présent*, par Édouard Rod, professeur à l'Université de Genève. — Paris, Perrin, 1891.

vantage : de savoir si d'une manière absolue il y a pour nous un devoir ou non. Sans doute M. Renan ne nie nulle part expressément la conscience morale; mais il nie à plusieurs reprises qu'on puisse la proclamer avec certitude, et cela revient au même. Le bien, en effet, c'est *ce qu'il faut faire*. Comme le Christ, qui, suivant saint Paul, « n'est pas *le oui et le non*, mais *le oui* », le devoir est *le oui*; y glisser l'ombre d'une possibilité de *non*, c'est le détruire. Ainsi M. Renan peut être appelé justement, dans l'attitude la plus récente de sa pensée, un « négatif ».

Écoutons à présent le comte Tolstoï : « La vie de l'homme, dit-il, est une aspiration au bien; ce à quoi il aspire lui est donné : une vie *qui ne saurait être* la mort, et un bien *qui ne saurait être* un mal ». Par de telles paroles, qu'il répète, reprend, appuie, le rude apôtre fortifie en nous cette persuasion vacillante de l'existence d'une loi de notre vie. C'est pourquoi il peut, par contraste, être appelé « un positif ».

Sont négatifs ou positifs de même les hommes d'aujourd'hui, selon qu'ils se rangent à l'une ou à l'autre opinion.

Et il faut qu'ils se rangent à l'une des deux : ils ne peuvent se dérober. La question qui nous divise, qui est de savoir si nous vivons en vain,

s'impose aussitôt à quiconque a desserré les lèvres et remué un doigt, à tout être conscient qui seulement respire. Que tels et tels n'en parlent jamais, qu'ils n'y pensent jamais, soit; mais leur vie répond pour eux, et témoigne assez haut.

J'avoue qu'à première vue, pour le moment, les négatifs semblent les plus nombreux. Ils comprennent bien des groupes, que je ne recenserai pas tous ici. J'y range, outre les charmants incertains, comme M. Renan et ses disciples mélodieux, les bouddhistes sombres et nihilistes, ceux auxquels M. Leconte de Lisle prêta le creux d'une cymbale sonore, ceux à qui les deux lieux communs des « apparences vaines » et des « marionnettes » agitées sans but pour l'amusement d'un tyran inconnu, fournissent réponse à tout; — les sceptiques logiques comme était l'orgueilleux Edmond Schérer, assez rares en somme; — les empiristes ou mécanistes absorbés dans leur unique attention aux forces physiques et fatales, Darwin naguère, à présent M. Giard, et les autres élèves de Darwin, parmi les savants; M. Taine, parmi les idéologues; M. Zola, parmi les artistes, avec leurs échos innombrables, dont le bruit couvre nos voix. J'ajoute enfin, formant le gros de la même armée, tous ceux pour qui la loi de l'achèvement de l'homme par le bien est, en effet,

fadaise et chimère, puisque leur vie en implique négation; je veux dire l'immense multitude de ceux qui vivent tellement quellement, bons, faciles, délicats peut-être par humeur, par coquetterie, par paresse, mais dans une complète anesthésie morale. Sans doute cette matière molle de l'humanité fournit de bien pauvres et indignes alliés à ces rêveurs, à ces savants, à ces artistes illustres dont je parlais; ce sont pourtant leurs alliés. Ils n'atteignent pas à la même hauteur d'esprit, je le reconnais; ils ne sauraient écrire avec cette élégance consommée, ils transposent grossièrement le *Gaudeamus* du chef du chœur; simple différence esthétique ou intellectuelle que cela, mais non différence morale, ni humaine. Les rêveurs les plus illustres ne possèdent aucun argument sérieux qui puisse contraindre ces quasi-animaux à vivre d'autre sorte. Au contraire, n'ont-ils pas légitimé l'instinct, la reprise de l'homme par la nature initiale? M. Renan lui-même ne répète-t-il pas souvent cet aveu précieux : « Après tout, qui sait si ce ne sont pas ces naïfs qui ont raison? » Concluons donc à la solidarité des uns et des autres, et comptons-les tous ensemble comme « négatifs ».

Il faut venir aux « positifs » à présent. Ils comprennent, d'abord, tous les vrais chrétiens

et tous les vrais juifs, attachés à l'esprit profond de leur religion ; puis les philosophes et les poètes qui affirment ou chantent l'idéal moral, les nouveaux disciples de Platon, des stoïciens et de Kant, tels que M. Charles Secrétan, M. Renouvier, tels encore que M. Lachelier, ou M. Fouillée, ou M. Sully-Prudhomme. J'y ajoute, étroitement unis aux premiers, tous ceux, célèbres ou obscurs, dont la vie seule, en dehors de toute spéculation, est une affirmation solide de la possibilité et de la suffisance du bien. Les actes de ces hommes et de ces femmes en train de se créer eux-mêmes comme êtres libres, comme êtres humains, ont une valeur de doctrine, cela ne peut être nié. Ils travaillent et peinent çà et là, chacun dans sa ruche, chacun mettant son bien propre à réaliser ce qu'il croit absolument le bien ; ils se font les serviteurs dévoués de quelque chose qui existe en dehors d'eux, cité, religion, charité, justice, vérité même ou beauté conçus comme modes d'adoration ; — qu'ils soient soldats, explorateurs, et courent en Afrique, toujours plus nombreux, se faire immoler ; qu'ils soient maîtres de la jeunesse, et l'organisent en vue du relèvement national ou de la paix sociale ; qu'ils soient les premiers venus, sans fonctions, sans nom, et que, enthousiastes humbles, ils se

dévouent et se consument dans l'ombre, — leurs vies muettes crient : « Il n'y a pas de doute sur l'emploi de notre activité : *il faut* ceci..., *il faut* ceci encore ! » Tous composent, à ce qu'il me semble, une seule et même Église, ayant les philosophes et les poètes du devoir pour docteurs, les héros du devoir pour fidèles. On peut les appeler, d'un nom général, des « positifs ».

Or, plusieurs estiment que depuis une dizaine d'années, en France, les « positifs » croissent, tandis que décroissent les « négatifs ». Nombre de témoins écoutés ont répandu cette persuasion. Aujourd'hui elle règne. Toutefois je voudrais montrer encore avec netteté quels signes on a de ce changement, et ce que valent ces signes. C'est le premier des deux points que je me propose de toucher ici.

Mais, que la cause des « positifs » soit à la fin reconnue la plus forte ou qu'elle soit trouvée la plus faible, que l'avenir lui sourie ou non, elle est et restera la nôtre. Ce n'est pas en vue du succès que nous l'avons embrassée, mais parce qu'en effet elle est la vérité. Nous pouvons donc dès à présent dire tout haut ce que nous voulons, à cette heure-ci, nous autres qui assignons un but à notre vie et à celle de l'humanité. Cela est à propos, pour nous faire connaître à nos alliés in-

conscients, à nos adversaires, et peut-être à nous-mêmes. Ce sera ma dernière partie.

II

Exprimer les « idées morales » aujourd'hui régnantes ne se ramène pas tout à fait à peindre nos mœurs. Ce n'est pas procéder avec exactitude si l'on veut connaître l'état de nos consciences, que de nous demander : Comment vivez-vous? — car nous valons mieux que vos vies. D'abord, il serait un peu trop dur d'être jugé non sur ce qu'on aima ou sur ce qu'on voulut, mais sur la pauvre réalité des choses qu'on a faites; et, en outre, cela serait injuste. Ce qui témoigne de ma notion personnelle du devoir, ce ne sont pas toutes mes actions, toutes mes démarches d'une journée, mais seulement celles que j'approuve, celles que je m'aime d'avoir faites, et de celles-ci, peut-être, il n'y a pas de quoi remplir le creux de la main.

D'une façon générale, dans nos mœurs nous approuvons peu de chose, et nous ne sommes pas notre idéal. Il ne faudrait donc pas, sous prétexte de noter nos idées morales, décrire ici notre corruption. Je me contente d'en faire souvenir, d'un

trait rapide, afin qu'on ne dise pas que, tourné obstinément vers l'aube attendue, je n'ai pas eu le courage de me retourner vers la nuit, et de la regarder.

Assurément, pour un spectateur de nos existences misérables, les *négatifs* paraissent l'emporter, et même sans espoir de retour : le goût du devoir semble décidément passé. Qu'on ouvre les yeux : tout ce qui nous entoure est vicié ; beaucoup des enfants qui jouent dans les promenades sont maladifs, leurs petits visages sont assez souvent marqués de plaques livides, leurs os sont noués assez souvent, symptômes douloureux de la dégradation des parents. A chaque coin de rue, on distribue les productions libertines qui font vivre quelques agioteurs de la dépravation des faibles. Si l'on veut reconnaître quel foyer de vice brûle en nous, qu'on observe seulement les regards que lèvent sur une femme honnête qui passe des hommes dignes, des vieillards. Quelles expressions farouches nous avons entrevues sous la lueur fiévreuse des lampes électriques ! Quelle tension, quels spasmes de convoitise ! Quelle hallucination du plaisir et de l'or ! La matière tragique abonde ici, mais pour de basses tragédies à la Balzac, non pour celles qui se jouent à ciel ouvert entre héros. Quelques

coups de pistolet de loin en loin, quelques empoisonnements, quelques noyades, c'est tout ce qui transparaît du mal intérieur. Le reste se passe en larmes rentrées, en haines couvées, en hontes acceptées....

Dans une telle confusion, la conscience des meilleurs, des désintéressés, perd la netteté de son timbre. « Vous souriez là d'une vilenie », dis-je à un ami ; il se récrie ; puis, réfléchissant, il en tombe d'accord, tout surpris : il ne s'en était pas aperçu. Les hommes honnêtes sont troublés par toute cette corruption circonvoisine. Et avec raison, car, au fond, ils en sont solidaires ; ils s'en distinguent par plus de propreté, d'éducation, d'élégance, mais non par des principes. En effet, du haut en bas, toute cette société vit de sensations ; c'est là le trait commun, et elle s'étage selon la qualité de ses sensations. C'est la volupté de la boisson ou de l'appât sexuel qu'on appelle aujourd'hui amour, pour les plus grossiers ; c'est l'ivresse du jeu, des narcotiques, de la morphine, pour les exaltés et les débiles ; c'est le luxe, la délectation des jolis meubles, des bizarreries, des nuances mourantes, des parfums, des sonorités, des mots enveloppants, des images neuves, des paysages lointains et rêvés, pour les délicats ; enfin, au degré supérieur de l'échelle,

c'est la dégustation intellectuelle, la saveur du maniement des idées, du mysticisme, d'une extase pleine d'orgueil.... Ces derniers malades, ce sont, par comparaison, les grands hommes, ceux à qui on fait une noblesse. Au fond, il n'y a que sensation, ici et là, avec des nerfs inégalement subtils. Or, il n'est pas de termes plus irréductibles l'un à l'autre que Recherche de la sensation et Obligation morale. Il n'en est pas de plus opposés. Ainsi celui qui attend tout de ses sensations dépend absolument du dehors et des choses fortuites de la vie dans leur incohérence : il n'est plus un centre, il ne se sent plus responsable, sa personnalité se dissout, s'évapore ; il ne réagit plus, et déjà, comme chose morte, la nature ambiante le reprend.

Il est vrai que cette faiblesse à réagir peut passer pour bonté, pour une ployante bonté, quoique, en somme, le nerf du bien en soit relâché du même coup que celui du mal. Cette bonté-là est commune aujourd'hui, tandis que les trois vertus mâles, celles des chevaliers du Graal, que la noble musique de Wagner fait vibrer, Maîtrise de soi, Pureté, Justice, deviennent rares : on ne les prise que parce qu'elles nous changent de nous-mêmes. Or, affiner en soi l'élément passif seul, en faire un signe d'aristocratie, un

idéal, c'est se développer à contresens, à contre-humanité. Et voilà où nous en sommes.

Je reconnais donc le mal; je le vois dans son étendue. Cependant faire cette peinture lamentable, ce n'est pas, encore une fois, exposer nos idées morales. Nos idées morales, c'est ce que nous croyons touchant la vie qui serait la meilleure; ce n'est pas exactement notre vie.

Depuis que l'antique Médée d'Ovide a poussé ce cri, beaucoup d'autres tour à tour ont gémi, ayant vu le mieux et l'ayant approuvé, de suivre le pire, hélas! Une des consciences les plus vives de ce temps-ci, Mme Darmesteter, disait naguère : « Les grandes choses que j'aime, je ne puis les faire; les petites choses que je fais, je ne puis les aimer! » Le noble Channing écrivait dans une lettre que « la seule grande douleur de sa vie avait été l'écart immense entre sa conception du devoir et sa pratique ». Certes, Channing devait souffrir de cet écart plus que nous, car la sainteté paraît de plus en plus haute à ceux qui en approchent. Néanmoins, nous sentons ce même écart en nous, tous ou presque tous. Qu'on lise les beaux et ambigus romans de M. Paul Bourget; qu'on voie toutes les œuvres produites au sein de ce malaise, avec des soupirs et des efforts infinis. Et si l'on veut évaluer cette distance entre nos

idées morales et nous, ce qui la mesure exactement, c'est l'étendue de notre douleur : cette douleur qui est le mécontentement de nous-mêmes pousse jusqu'au désespoir.

Une telle douleur est aujourd'hui profonde et universelle; là où le vice abonde, surabonde encore la tristesse. Ce n'est plus cette mélancolie née de l'insuffisance de la réalité extérieure une fois reconnue, qu'éprouvèrent Obermann et les fiers romantiques, mais une rancœur humble, contractée, déchirée, mêlée de mépris, de dégoût, née de notre insuffisance à nous, aperçue à fond. Jamais, je crois, on n'a été plus généralement triste qu'en ces derniers temps. Et c'est ce qui nous sauve; je retrouve ici notre grandeur. Celui-là seul est perdu qui se sent à l'aise et comme en santé dans le mal; les consciences sans inquiétude sont seules désespérées. Espérons donc, car, on ne peut le nier, nous nous sentons bien malades. C'est apparemment que nous sommes en travail de quelque chose, qui sera la guérison. Les symptômes de ce travail pénible ne manquent pas. Les ouvrages qui paraissent à présent, même très distingués en leur forme, mais obscurs et hésitants dans leur principe, se ressentent de la gêne où ils ont été conçus; bientôt ils ne paraîtront plus que spécieux. Dans la poésie, le roman,

la peinture, la musique d'aujourd'hui, combien d'œuvres exquises, qui sont nées, non de l'énergie guidée par l'amour, mais seulement d'un rêve d'énergie, d'un rêve d'amour, sur des rivages d'exil inconsolable! La vérité est qu'on ne sait plus que devenir : quand quelqu'un des antiques malheurs nous frappe, mort, abandon ou ruine, nous ne le supportons plus comme faisaient nos pères. Nous ne connaissons plus les beaux deuils pacifiques, mais sous ce coup inattendu un tourment, un déchirement compliqué de notre cœur révèle qu'il était de longue main attaqué sourdement. Nous nous sentons en effet divisés au dedans et nous avons besoin d'être unifiés; or, l'unification n'est possible au dedans que pour le débauché absolu ou pour le sage absolu; pas de milieu, la demi-vertu nous déchire : « ce qui ennoblit tue le bonheur[1] »; il faut, pour que nous soyons délivrés, qu'en nous l'un des deux principes meure. Va donc pour l'ivresse du débauché!... Mais comment la goûter quand tant de choses nous importunent d'un rappel du bien, les livres lus, les choses vues ou dont on se souvient, l'héroïsme de nos pères? Si nous détournons les yeux de ce rivage aimé et délaissé, nos

1. Ibsen, *Rosmersholm*, IV, 2. « L'esprit des Rosmer ennoblit, mais il tue le bonheur. »

bras se tendent encore vers lui d'eux-mêmes. Est-il possible de faire que Marc-Aurèle, Thomas Morus ou Vincent de Paul n'aient pas existé ou que nous ne les ayons point connus? Ils nous inquiètent à jamais dans nos joies. — Reste donc l'autre paix intérieure, celle du sage, celle qui permet de se souvenir de tout en pleine lumière, et qui remet chaque chose à sa place. Mais qu'elle est difficile!

Voilà notre mal. Notre mal est de nous sentir moins hommes qu'on ne l'était il y a soixante ans. L'humanité souffre de son arrêt de croissance[1]. Elle cherche la force (la force contre elle-même, au besoin), qui lui permettra de se remettre en marche vers ses fins dernières méconnues, mais non oubliées, qui la sollicitent encore par l'im-

1. Il est intéressant que notre société éprouve, depuis 1840 environ, tous les signes des *vocations contrariées*. Qu'on lise les biographies spirituelles; par exemple celle d'Ozanam par son frère. Au moment où on voulait l'astreindre à l'étude du droit, il écrivait : « Je suis depuis cinq ans *divisé contre moi-même, c'est-à-dire faible, impuissant, inutile....* Tout est pour moi *ténèbres, incertitude*; mais qu'importe!... *Est-il nécessaire que le voyageur voie le but à découvert*, et ne lui suffit-il pas, pour *éviter les obstacles, de voir toujours à dix pas devant lui?* » (P. 248.) Ce qui le tourmentait, c'était sa destinée méconnue; on reconnaît là, en petit, l'histoire de notre société : les symptômes sont les mêmes.

portunité significative de la souffrance. Cette force nécessaire pour se mettre d'accord avec elle-même, elle demande en pitié d'où elle lui viendra. Elle s'assied, épuisée, ou bien elle va de droite et de gauche, frappant les rochers et implorant une source.

Qu'on ne consulte donc pas, pour nous connaître à fond, les seuls observateurs de nos hontes, M. Zola, les frères de Goncourt, M. Becque, M. de Maupassant, M. Huysmans : — qu'on ne pèse donc pas nos actions seules pour déterminer l'état de nos consciences, car dans le plateau il faudra mettre encore, outre le mal que nous faisons, celui que nous souffrons, cette implacable tristesse de déchéance et d'exil que j'ai dite. Et alors on verra que notre idéal moral, tant délaissé, n'a cependant point péri. Mais est-ce à dire que celui-ci se conserve dans nos pensées, notion purement spéculative, comme dans un temple, tandis que nous vivons d'autre sorte? Notre conception du devoir s'élaborerait-elle intellectuellement en nous, indépendante de notre pratique, comme telles théories des savants sur la rotation de la terre ou la circulation du sang? — Non, certes. Il s'en faut de beaucoup; et c'est l'autre erreur que je veux écarter.

Des idées morales, ce sont avant tout des choses

à faire, c'est le programme d'une tâche. Leur achèvement, c'est d'être mises en pratique, et pour recevoir cet achèvement, il faut qu'elles aient prise sur l'émotion et la volonté : il faut qu'elles soient objet d'amour. Un enchaînement de formules bien déduites ne suffit donc pas à rendre témoignage de la moralité d'un temps. Autrement, tous les temps s'équivaudraient presque, car la morale formelle est depuis un long souvenir la même, ou à peu près. Il n'est guère de peuple moderne qui ait préconisé le vol, l'adultère, la fraude, le mensonge ; nous sommes toujours sous le règne du vieux décalogue, compliqué, il est vrai, d'une jurisprudence immense, qui est la casuistique ; au moins dans l'ensemble les antiques *veto* subsistent. Ce qui diffère, d'un âge à l'autre, dans l'inégale humanité, c'est l'énergie dont on les proclame, les sacrifices qu'on est prêt à leur faire. Ce dernier point : l'énergie, est, vous le sentez bien, le plus délicat à bien apprécier, mais le seul qui importe. Les idées morales sont, avant tout, des forces, ou plutôt elles sont une seule force, la force organique de l'âme, de même qu'il y a dans le gland une force organique qui le pousse à devenir chêne. Il faudrait mesurer l'intensité de cette force chez les hommes d'aujourd'hui.

Qu'on appelle flamme, souffle, ou (ce qui veut

dire la même chose) âme, cette énergie qui nous incite à nous façonner sur notre idéal, cette âme mérite tout notre examen, plutôt que nos idées morales formelles. Pour prendre des exemples, il est clair que, dans l'antiquité, le grand débat des Stoïciens et des Epicuriens (qui est à peu de chose près celui d'à présent) ne portait que sur une différence d'âme ; dans le détail des formules, il serait facile de faire cadrer chaque maxime stoïcienne avec une maxime épicurienne correspondante, mais qu'est-ce que cela? De même pour le christianisme comparé au stoïcisme et aux autres systèmes anciens : un homme sincère et de grande éloquence, Ernest Havet, a montré les innombrables rencontres de formules entre les textes chrétiens et ceux des philosophes, mais eût-il réussi à tirer tout notre christianisme, trait pour trait, de Platon et des mystères orphiques, qu'il n'eût pas effacé cette immense différence d'âme entre les deux, perceptible, par je ne sais quel sens obscur mais irrécusable, à toutes les âmes. De notre temps enfin, je crois qu'on eût obtenu de Léon Tolstoï et de ce grand Darwin, qui fut un homme exemplaire, l'affirmation de préceptes d'honnêteté tout pareils; c'est par l'âme qu'ils diffèrent au point de s'exclure. Dans ce « rien » si grand, que j'appelle âme, consiste en somme

le vrai signe d'élection et de reconnaissance. « Il faut avoir une âme », dit le vieil Akim, dans *la Puissance des Ténèbres*.

Chacun de nous sait bien ce que c'est que cette âme. Le plus humble s'est senti, à certaines minutes, supérieur à soi-même, à l'animalité péniblement dépouillée; il s'est senti épris de sacrifice, c'est-à-dire en somme de liberté.... Que chacun se rappelle, dans son enfance pieuse, les efforts faits, à confesse, pour avouer un péché plus lourd que les autres; et, après cela, la joie de la conscience renouvelée *qui se retrouve*...; de quel pas il est rentré dans sa maison; avec quelle allégresse il a jeté au vent, en courant par tout le jardin, cette activité trop pure pour être dépensée à des choses de matière; comme ce premier venu eut la vision d'un avenir ineffablement beau, non pour soi, car c'eût été de l'égoïsme encore, mais pour ceux qui vivent au loin ou qui vivront après, et auxquels il se sentait lié fraternellement; comme il avait oublié la durée et toute servitude; au point qu'il lui semblait qu'il dût s'en aller au ciel, à l'heure lumineuse où les feuillages sont éclairés en dessous par les rayons plus bas du couchant.... Puis, le lendemain, la vie grise, médiocre, mécontente avait recommencé... Depuis lors il a retrouvé, de loin en loin, après quelques sacrifices acceptés,

ces moments supérieurs : il s'est senti soudain incapable, affranchi de tout mal. D'autres fois, certes, il a eu des séries d'heures ou de journées d'honnêteté presque irréprochable, mais froides; ce n'était plus cela; il observait formellement les idées morales les plus saines, pourtant : l'élan, l'âme n'y était plus. Il s'abstenait du mal; il n'en était pas délivré; car celui-là seul est de tout point sauvé que l'héroïsme remplit, et en qui l'amour veille. Certes, notre vie spirituelle n'étant que miracle et mystère, je ne puis expliquer ce que chacun a si bien senti : je ne sais comment se développe en nous cet état sublime, connu et décrit, sous des noms divers, par Socrate, Platon, Plotin, Epictète, Marc-Aurèle, saint Paul, saint Augustin, Tauler, l'auteur de l'*Imitation*, Shelley, Emerson, Léon Tolstoï, enfin par toute l'humanité profonde (et l'hypothèse théologique d'une grâce d'en haut n'est pas si gratuite qu'il semble); mais ce que je sais, c'est qu'un tel état, *qui est d'expérience* pour chacun de nous, mérite seul le nom de moralité positive. Quiconque n'est pas tout amour peut être néanmoins fort honnête homme, il n'est pas essentiellement et intimement moral.

Eh bien, l'histoire montre que ce qui est vrai de chacune de nos personnes l'est également des sociétés. Elles traversent des moments de grande

énergie, où se fait comme un afflux de l'âme. Elles aussi se sentent touchées d'allégresse et parcourent leur jardin (qui est le monde), remplies d'une activité qu'elles ne se connaissaient point, et ne sauraient dépenser à de basses œuvres. Leurs idées morales sont alors formulées dans les mêmes termes qu'elles l'étaient la veille et le seront le lendemain : seulement l'esprit, le souffle est autre.

Pour en prendre un ou deux exemples dans notre propre histoire, je pourrais parler ici des grands XIIe et XIIIe siècles, où parurent d'illustres caractères. On fit alors les Croisades, qui furent une hautaine victoire de toute une société, non pas tant sur les Sarrasins, sans doute, que sur l'égoïsme naturel, une merveilleuse entrée de la poésie dans la réalité des faits. Il semblait, comme disait Rutebeuf, que *Dieu vint requérir les siens, les bras étendus, teints de son sang*; on partait donc, pris d'un grand dégoût pour son intérêt personnel, décidé à mourir plutôt que de revoir ce qu'on possédait en propre, *erat desiderium mori priusquam ad propria reverterentur*. En même temps, on entreprenait avec une dépense et une peine qu'on voulait les plus grandes possibles, d'inachevables Notre-Dames, des basiliques sculptées jusqu'en plein ciel, pour Dieu seul, loin des yeux et sans noms

d'artistes. Anonymes aussi, ces épopées, qu'on n'estimait pas beaucoup plus qu'on ne fait aujourd'hui les humbles romans feuilletons, ne contiennent rien de bas, que pour le honnir, et mêlent ingénument l'héroïque au réel. La poésie, qui n'est en effet que de l'héroïsme transposé, répondait si bien à cette énergie des âmes qu'elle se développait spontanément; je me rappelle l'histoire de ce vieux Guillaume le Maréchal (1219), qui ayant, à son lit de mort, une telle envie de chanter, et ne le pouvant plus, fait chanter ses deux filles afin de se réconforter et accorder l'âme pour le passage. Grande époque, certes, après laquelle je pourrais cependant citer encore le court réveil contemporain de Jeanne d'Arc, au xve siècle, ou bien le commencement de ce siècle même, depuis l'élan des volontaires de 1792, si bien étudié par M. Chuquet, jusqu'aux *Novissima Verba* de Lamartine, où retentit ce cri suprême :

Je meurs de ne pouvoir nommer ce que j'adore!

car tout ceci se tient; les grands romantiques ont en eux l'impulsion des conquérants, et les soldats de nos armées, tels que Ségur et Marbot les peignent, avec ce don très particulier d'échapper par le rêve à l'obsession du présent, étaient déjà des romantiques. Ce furent là (et j'en pour-

rais dénombrer d'autres) les grands moments de la France, ceux où moralement elle valut beaucoup, où elle eut plus que de l'honnêteté, plus que de la bonté, — une âme.

Avons-nous donc quelque chance de voir reparaître des moments semblables? Je réponds intrépidement que je le crois.

D'abord on hochera la tête.

Comment croire que cette société, que je montrais tout à l'heure livrée aux voluptés dissolvantes, puisse tirer d'elle-même de quoi se relever? Il est vrai qu'en dessous, se développent les gens du peuple, comme on les appelle encore, ceux qui vivent au jour le jour du labeur de leurs mains, et qui forment la réserve (c'est bien sur eux que je compte, en effet); mais on ne sait pas ce qu'ils sont au fond; déjà la bourgeoisie, avant de disparaître, a touché à cet avenir de sa main corrompue; par l'agiotage mis à la portée des petits, par les courses de chevaux, par les journaux libertins distribués au sortir des ateliers, par l'odieuse sottise démagogique, par la dérision jetée sur toute sainteté et tout sérieux, on a attaqué ces parties jeunes; il y a sans doute peu de bien à attendre d'elles....

Nonobstant, j'ai confiance. Je prédis la victoire prochaine des « positifs ». L'argument le meilleur

que j'en aie, et le seul que je veuille retenir ici, c'est qu'*il faut moralement et logiquement que cela soit.*

Observons ces grands moments de l'histoire, que je rappelais. Ce qui en fut le pronostic et le signe, ce fut constamment une grande Espérance, créant une grande Solidarité. Libération du Saint-Sépulcre, expulsion de l'Anglais, réconciliation des hommes dans la fraternité et la justice, buts réels, mirages ou fables, c'étaient toujours des *causes*, comme on dit, des causes d'agir, ou plutôt sous ces diverses formes, à divers âges, toujours la même informulable Espérance, dont l'humanité ne peut se passer. Qu'elle ait quelque chose à conquérir et pour quoi il lui faille s'efforcer, et elle sera morale; en somme, elle ne cherche qu'à grandir, à être davantage : sous les apparences des Saint-Sépulcre, des République universelle, il n'y a au fond que le besoin de valoir plus qui la tourmente. Quand elle n'a plus rien qui la tire en haut, elle se relâche. A l'Espérance s'ajoute, dis-je, la Solidarité, sentiment qui accompagne tous les bons mouvements du cœur. Quiconque fait le bien ne se sent plus seul; une volonté haute devient tout naturellement une enseigne d'armée; elle porte en elle une vertu d'association, et inversement, il ne se forme pas

d'association désintéressée, sans qu'elle émette une sorte de *credo* moral, inarticulé, mais fort. On appelle ceci d'un beau mot, l'*Unanimité*, c'est-à-dire une seule âme en beaucoup d'hommes.

Or, Espérance et Solidarité renaissent en France manifestement. Ce qui nous avait corrompus, depuis 1840 environ, ce fut le manque d'une mission élevée pour chaque particulier et pour le peuple dans son ensemble. Les volontés inoccupées se dissolvaient; tout le reste, comme de juste, avait suivi la débâcle, dignité, sentiment de la responsabilité, justice, amour. Sous le second empire, on eut encore quelques feux de paille de gloire; mais depuis 1870, nous étions enveloppés d'une humilité nationale, qui nous obligeait de vivre au jour le jour, sans vue d'avenir, partant sans idéal. Nous n'en sommes plus là, grâces à Dieu! Je ne veux pas parler ici de notre situation en Europe, qui, sans doute, s'est fort redressée; mais notre expansion dans les autres parties du monde est un événement d'une portée morale infinie. Il n'y aura tantôt plus un jeune homme en France qui puisse se croire destitué de choses à entreprendre. Ce qui était stagnant va se remettre à courir. C'est pourquoi, quand j'y pense, aucune publication en librairie n'aura autant agi sur les consciences que cette

simple convention anglo-française du 5 août 1890, par laquelle un immense empire ténébreux nous est alloué, en Afrique, à condition que nous allions le prendre.

C'est nous avoir vendu de l'espérance, pas grand'chose de plus, mais rien de moins. Il aurait été presque aussi bon pour nous, vu notre manque absolu de Saint-Graal, qu'on nous eût montré à conquérir une planète du ciel, si l'on avait pu prendre au sérieux un tel don. Ici, le cadeau est d'autant plus grand que l'espoir est long, et que nous avons bien pour deux cents ans de peine devant nous, c'est-à-dire deux cents ans de vie.

Notre peuple n'en est pas remué encore dans sa profondeur, soit, mais qu'un échec sanglant arrive, et il se trouvera des volontaires, il s'en est trouvé déjà. Tout s'est même librement et volontairement fait en Afrique jusqu'ici; c'est pourquoi je me sers surtout de ces luttes en lointain pays pour prouver notre renouveau moral. Qu'on dise combien d'officiers ont sollicité de suivre le successeur de l'énergique colonel Archinard! — Du sang coulera; des femmes murmureront d'un cœur oppressé des noms barbares que nous ne savons pas encore; une nouvelle légende de douleurs sera formée, une chevalerie peut-

être va naître[1]. Et dans la suite (c'est là l'intérêt de ces colonisations), il devra se développer, chez l'aîné des deux peuples en présence, des vertus de tutelle, de paternité.

A nos portes mêmes, nous avons un grand stimulant dans la question d'Alsace-Lorraine. Et ici notre motif intime n'est pas de regagner de la terre, quoiqu'on affecte de le croire là-bas ; — ce n'est pas de *reprendre*, mais de *délivrer*, de faire en sorte que la contrainte et la barbarie aient une fin. Nous en jugeons d'un point de vue plus élevé qu'on ne s'imagine, et à peu près comme nous en jugerions étant Américains, par exemple. Il y a un idéal qui est blessé en nous par ce qui se passe dans le Reichsland; je n'en dis pas plus. Ainsi cette question d'Alsace est d'abord pour nous une école de justice, comme la question d'Irlande pour la société anglaise. Je ne sais ni comment ni quand elle sera résolue, mais en attendant elle est ouverte ; je ne crois pas qu'il y ait un gouvernement français qui assume de la trancher par la violence; mais je ne crois pas davantage qu'il s'en trouve un, maintenant surtout, qui écoute des propositions de désarmement avant

1. Elle est même née. Qu'on voie les livres du colonel Gallieni et de M. Harry Alis (chez Hachette) : ils sont douloureux et réconfortants.

qu'elle soit tranchée. Ainsi elle est toujours là, offrant une tâche et une espérance[1].

La vie nationale se ranime donc, depuis deux ans surtout, et avec elle certaines espérances prochaines. La vie morale et religieuse se réveillera à son tour, infailliblement, par l'effet de la solidarité, comme je vais le montrer, excitant des espérances plus lointaines et encore plus hautes; celles-ci se dégageront à mesure, par le simple effet de notre activité croissante, car l'idéal du bien est progressif. Tandis que nous le suivons, il avance d'autant; il est simplement la figure sculptée à notre proue. L'essentiel, c'est que nous soyons d'abord en marche, et — le ciel en soit loué — nous y sommes. Voyez comme s'enflent les voiles! On accepte la République, les lois nouvelles, le péril social tel qu'il se présente, on s'accepte soi-même avec ses misères stimulantes, et pourquoi non? L'avenir est plein de menaces, mais de menaces qui, en nous serrant de près, nous feront découvrir et embrasser quelque appui supérieur et certain, comme il arrive toujours; car le jour où suivre la justice nous exposerait à être « collés au mur », nous n'aurions plus le moindre doute au sujet de la justice. Mille tâches

1. Voyez la récente brochure du généreux « Heimweh » *Pensons-y et parlons-en.* (Armand Colin, éditeur.)

nous sourient que je dirai tout à l'heure en exposant nos plans; jamais on n'a tant parlé de la jeunesse, de l'avenir, du siècle prochain; on commence à voir les bons côtés des choses, à mesure qu'elles prennent forme de devoirs, et, chose singulière, quand les épreuves s'annoncent, c'est alors que l'inquiétude se dissipe. De tous côtés on s'ébranle en avant.

J'ai ajouté que la solidarité se développe en même temps que renaît l'espérance. Ce fait ne peut être nié; il n'en est pas de plus apparent dans la société d'aujourd'hui. Il semble qu'on soit averti secrètement que l'individualisme est fermé[1], que la recherche du bonheur personnel est une semence de malheur, et peu à peu l'on s'en détourne, non sans déchirement; une amère expérience en est cause : toutes ces tristesses modernes, que nous rapportions tout à l'heure,

1. C'est un cul-de-sac, pourrait-on dire; tôt ou tard il faut rebrousser chemin. — Entendons-nous, toutefois, sur ce mot d'*individualisme*; il peut avoir deux sens : au sens où l'entendaient Emerson, Carlyle, Browning, Ibsen, l'individualisme est, au contraire, une nécessité, et il faut le développer : si l'on considère l'individu *comme instrument*, celui-ci doit être fortifié, libéré, maître de soi, responsable : — mais *l'individu n'est pas une fin, n'est pas sa propre fin* : le bonheur personnel ne saurait être l'objet de l'univers, ni de nos efforts. Voilà en quel sens l'individualisme est fini.

ne viennent-elles pas, en effet, de s'être trop attaché à soi-même? Ce grand désenchantement, ce renoncement un peu trop farouche à la volupté et à l'ambition, qui nous rendent souvent moroses, sont la suite de l'égoïsme et d'une funeste soif de bonheur, toujours leurrée. Aussi l'ascétisme, âme et racine de toutes les grandes associations, a reparu; il produit ses effets naturels. Dégoûté de se consacrer à soi-même, on cherche à s'employer comme instrument au service de quelque chose de plus grand que soi : il le faut bien; c'est la seule solution possible. Alors on se groupe çà et là; on se cotise, en quelque sorte, pour se procurer une raison de vivre moins précaire que le bien de l'individu. Jamais, peut-être, depuis l'établissement des ordres monastiques, on n'avait vu une telle ferveur d'union par le monde; il se fonde partout des Sociétés coopératives, des syndicats, des Ligues, des Compagnies, pour ne pas dire des Églises. On n'a guère affaire en tous lieux qu'à des groupes au lieu de personnes. Le stimulant de ce mouvement général est un besoin immense de sympathie. On est de toutes parts en quête d'unanimité[1]. Pouvons-nous nous entendre

1. Depuis trois ou quatre ans en France, nos assemblées politiques en sont un exemple, quand il arrive (trop rarement) que la Gauche et la Droite s'entr'applaudissent. Je

en quoi que ce soit avec vous, qui passez? Alors tout est bien; nous prolongeons ce moment cordial, nous nous y épanouissons; il semble que pendant ce temps du moins les puissances des ténèbres sont conjurées: Restez avec nous encore!... Voilà l'aimantation par où les personnes s'agrègent et s'associent; un tel sentiment entraîne la solidarité effective. Et inversement, comme nous le disions tout à l'heure, aucun groupe d'hommes solidaires ne se forme qu'ayant une âme. L'égoïsme ne sait que dissocier : vous vous liguez, ouvriers, pour conquérir plus d'argent, plus de puissance, plus de bien; prenez ce que vous souhaitez, et le lendemain, à l'heure du partage des dépouilles, la guerre sera entre vous. Nulle Association ne dure qu'étant désintéressée; c'est pourquoi l'Association est belle; elle sert d'échelle des valeurs dans l'histoire des idées morales.

me rappelle l'incident où la loyauté de M. de Cazenove de Pradine fut saluée par tous ses collègues; — l'intervention de l'évêque d'Angers dans la politique d'Extrême Orient, applaudie par la Gauche; — et, d'une manière générale, l'unanimité obtenue sur toutes les questions françaises. Il faut observer alors l'attitude des représentants, et cette joie soudaine *de chemin retrouvé*. Il semble qu'on revive quelques-unes des heures de l'Assemblée constituante de 1789.

La plus vaste Association (si l'on met à part l'Église) est celle que nous avons en France, justement depuis peu. Je veux dire la démocratie. Venue avant terme en 1848, abusée par toutes sortes de moyens dilatoires pendant vingt ans, elle commence à être consciente ; il faut l'accepter et l'aimer, car elle est le droit en même temps que le fait. Elle est encore dans l'enfance, certainement, et tant qu'on n'aura pas trouvé la formule d'une représentation exactement proportionnelle, on ne sortira pas de cette tyrannie des majorités, toute barbare. Cependant son avènement est un accident si formidable qu'il est impossible de raisonner sur demain par analogie avec hier ; le bouleversement est immense ; il en sortira certainement quelque chose, et je suis sûr que l'idéal moral, auquel il faut toujours en revenir, y trouvera finalement son compte. D'abord il y a une nécessité vitale à cela. M. Charles Secrétan l'a si bien montré dans son admirable livre de *la Civilisation et la Croyance*, que je ne puis que citer ses propres paroles (p. 38, 41) : « Quand le droit et la force ne sont qu'un, dit-il, qui les bornera? Et s'il plaît à l'omnipotence (des masses) de franchir les barrières qu'elle s'était prescrites elle-même, qui les relèvera?... L'omnipotence est incompatible

avec tout droit des minorités et des individus, mais l'omnipotence ne saurait se limiter elle-même par voie de contrainte, elle ne comporte que des freins moraux : *La moralité du grand nombre est l'unique recours* que la liberté puisse trouver pour subsister en démocratie.... Si décourageante que puisse être cette conclusion, *le salut politique en démocratie dépend uniquement* des efforts privés, *de la mission intérieure*, s'il est permis de généraliser cette locution, bref, des conversions individuelles que les hommes sains d'esprit et droits de cœur pourront obtenir par leurs exhortations publiques, par leurs entretiens particuliers et par leur exemple. »

Voilà donc une nécessité absolue : je professe que cette nécessité, comme toutes les nécessités qui sont dans la nature des choses, recevra satisfaction, et cela simplement par la Force qui veut que le monde subsiste ; celle-ci saura bien s'arranger et trouver ses voies. Il est d'expérience d'ailleurs que tout peuple qui s'unifie et se fonde enfante spontanément sa religion, qui n'est que la conscience (vraie ou illusoire) de sa destinée. Qu'on observe ce qui se passe aujourd'hui dans les États-Unis d'Amérique, ce champ d'expériences des sociétés jeunes ou rajeunies ; depuis vingt-cinq ans que la nation a retrouvé la con-

corde, elle est en travail de son idéal; l'égoïsme, qui y fut une sorte d'entraînement et de sport préparatoire, s'arrêtera bientôt faute d'aliment; et de là, déjà, ce grand mouvement religieux, étonnement de ceux qui regardent[1]. Telle est la loi des démocraties; celles d'Europe, qui ne peuvent s'espacer et que tout menace, sont obligées à un *sursum* d'autant plus énergique. En France notre unification n'est pas complète encore; il n'est pas encore vrai que nous soyons de haut en bas un seul peuple, mais ce sera fait tantôt; — et je ne crois pas que les sceptiques aimables y contredisent. — Dès lors qui peut nier que cette fusion soudaine ne porte avec soi une formule nouvelle? Tous les éléments sont en présence; ils se combineront nécessairement, et cela ne peut se faire qu'avec un dégagement de chaleur intense. On ne se réunit que pour quelque chose à faire ou quelque chose à aimer; une société qui se fonde projette toujours un idéal. Voilà pourquoi l'idéalisme a pour loi l'avenir, et un avenir très proche:

1. Voyez comment l'Amérique devient une *patrie* dans les pénétrants articles de M. Boutmy (*Annales de l'Ecole des Sciences politiques*, *Journal des Débats*, *Revue bleue*); — Cf. *Choses d'Amérique*, par M. Max Leclerc, les deux chapitres sur le *Catholicisme américain*; je parlerai plus loin du *Mouvement moral* aux Etats-Unis.

nous sommes à la veille de quelque nouveau romantisme, de quelques nouvelles croisades. Nous pouvons être assurés du triomphe des « positifs » sur les amis du néant, simplement *parce qu'il faut que cela soit.*

Je n'ai donné en tout ceci qu'un argument : à dessein. Encore cet argument paraît-il à quelques-uns n'être rien sinon mon propre désir, ou, s'ils y consentent, ma propre volonté. Je répète, néanmoins, qu'il n'en est pas de plus fort, et qu'il suffit. Sans doute, nous avons allégué naguère, comme symptômes divers de l'idéalisme renaissant, les écrits de M. de Vogüé, *Sagesse*, de Paul Verlaine, *le Bois sacré*, de Puvis de Chavannes, *les Béatitudes*, de César Franck.... Il y a là en effet de curieux retours, mais on pouvait toujours à ces exemples en opposer de contraires, et soutenir que notre recensement était incomplet. Ces preuves tirées de l'observation empirique ne sont pas assez fortes, surtout à nos propres yeux, alors qu'un de nos objets est justement d'infirmer la valeur de la méthode empirique. De plus ces manifestations d'idéalisme, où l'imagination est peut-être pour autant que le cœur et la volonté, intéressent trente mille Français environ, ceux en qui les choses d'art émeuvent la conscience et relèvent la conduite; soit un sur mille. J'ai

compris qu'il fallait reporter nos forces ailleurs, et n'accepter le combat que sur le terrain, tout avantageux, du Devoir, de la question d'un Devenir et d'une Destinée pour les hommes. De la sorte, gens du peuple, illettrés, humbles, nous ne laissons plus personne en arrière comme au-dessous de nous, ce à quoi je tiens beaucoup; les trente-huit millions de Français sont engagés dans ce débat jusqu'au dernier. La question posée par nous à nos adversaires est de savoir si oui ou non la société présente se renouvelle, et si oui ou non une société renouvelée peut vivre sans rien affirmer, sans rien aimer, enfin si elle peut vivre sans vivre. La réponse sûre est que, pour vivre, « il faut avoir une âme ». Nous sommes donc à la veille d'en avoir une. Tenons-nous à cette position; elle est très forte.

Il reste, il est vrai, le mot de Royer-Collard : « Eh bien, nous périrons, Monsieur; c'est aussi une solution ». Pourquoi non?... — J'avoue qu'à cela je n'ai rien à répondre. Mon genre de certitude, au sujet du renouveau de l'âme, est semblable à celle d'un homme qui, du rivage, regarde un nageur plonger; il attend *avec certitude*, qu'il reparaisse bientôt à la surface, ici ou là, un peu plus près ou un peu plus loin; mais il faut qu'il reparaisse sans tarder, autrement, c'est

qu'il serait abîmé à jamais. Et cette possibilité, que tout soit fini, nul ne l'admet de gaieté de cœur; au fond nul n'y croit.

III

Étant une fois reconnu que l'heure est proche où l'humanité va se ressaisir et marcher, on ne peut que la hâter de toutes ses forces, et se lever à l'aurore pour travailler. Nous ne saurions, en effet, nous représenter l'avenir comme un don bénévole à recevoir, mais bien comme une conquête à faire. Il sera ce que nous l'aurons voulu; or, le fixer nettement, comme je vais l'essayer, n'est-ce pas le vouloir, le faire sortir des limbes, le commencer déjà?... Quand on en est à ce point, l'œuvre restante est douce : il n'y a plus qu'à avancer, et, pour ainsi dire, à créer, suprême plaisir. C'est pourquoi à cet instant décisif où je vais exposer nos plans et marquer mes pas sur une neige vierge, je ne puis réprimer la joie, l'entrain divin qui me pénètre. A mon espérance exprimée enfin au grand jour je trouve encore le charme timide des longues années où je l'ai caressée dans l'ombre; nous entr'aider en nous élevant, « nous améliorer en nous employant

au bien de l'ensemble »[1], oui, c'est vraiment le mot de ralliement qui nous avait été soufflé dès notre naissance, à moi et aux hommes de mon temps, et que nous avions oublié depuis; notre âme s'y reconnaît à présent, comme dans une patrie retrouvée, en sorte qu'il y a ici comme deux douceurs mêlées, avenir et souvenir....

Pour nous mettre à cette tâche, il faut premièrement nous entendre les uns avec les autres, — car *je crois la Communion des saints*, et je crois qu'elle doit être manifestée. C'est là une nécessité actuelle, reconnue de tous ceux qui se soucient d'agir efficacement. Afin d'y répondre sur-le-champ, j'avais entrepris une série des *Compagnons de la vie nouvelle*, que je suis occupé à compléter en silence, et qui donnera la concordance des mouvements spirituels de notre temps. Il faut que quelque part une charte d'alliance soit formulée entre tous ceux qui suivent, de côté et d'autre, *le chemin qui monte*[2].

Pour quel objet et sous quelle forme nous liguerons-nous donc, nous autres « positifs », puisque enfin il faut nous liguer?

L'avis le plus général est que nous serons

1. Ch. Secrétan, *la Civilisation et la Croyance*, préface.
2. Cette belle et simple expression est d'Agénor de Gasparin. (*Paroles de Vérité*, p. 271.)

amenés inévitablement à faire une propagande catholique : « Seule, la religion peut à la fois régler la pensée et l'action, dit M. Édouard Rod [1]...; il ne faut pas se contenter de la religion théorique ou du sentiment religieux ; il faut entrer dans la religion pratique, à laquelle l'Église a donné sa forme définitive, arrêtée, immuable, dans cette religion catholique, qui est à la fois une politique et une morale. C'est là du moins le terme auquel doivent nécessairement aboutir les déductions de M. de Vogüé ou de M. Desjardins. » Voilà qui est clair : une restauration et une diffusion du catholicisme romain pur et simple, tel serait notre but, tôt ou tard aperçu de nous-mêmes. Beaucoup de gens pensent ainsi, les uns pour nous honnir, d'autres pour nous louer [2]. Enfin on regarde volontiers chacune de nos affirmations de l'idéal comme une introduction, con-

1. *Les Idées morales du temps présent*, p. 304. Telle est aussi la thèse du comte Guy de Brémond d'Ars, dans son livre généreux : *la Vertu morale et sociale du Christianisme*. — Paris, 1890.

2. Je suis convenu moi-même qu'une telle confusion était possible, lorsque je disais, il y a trois ans, avec un sourire : « Il se peut que nous travaillions en somme pour la rue Saint-Sulpice.... » Toutefois, il serait plus exact de dire que c'est la rue Saint-Sulpice (là où elle travaille bien, sur les consciences et non sur les imaginations timides), qui travaille pour nous.

sciente ou non, à une apologie de l'Église romaine.

Je pense que c'est là s'abuser. Notre œuvre n'a le caractère ecclésiastique à aucun degré; et je veux le dire ici, car il y a mal et danger à ce qu'une telle confusion s'établisse. Si nous laissions répéter, en effet, que la croyance préalable à cinq ou six dogmes nets est une condition nécessaire à l'accomplissement de tout notre devoir, l'impossibilité réelle ou prétendue de croire aux dogmes deviendrait pour certains une décharge du devoir lui-même, et ils nous échapperaient sans doute par des arguments théoriques; ce qu'il ne faut pas. Chrétiens ou non chrétiens, comme il est pour nous des obligations communes, il doit être une foi commune aussi. Je ne puis m'empêcher de sourire, vraiment, de cette prétention d'après laquelle nous n'arriverions à nous faire un idéal, c'est-à-dire à vivre, qu'après un long stage théologique ou philosophique. Supposons qu'il faille d'abord rédiger une confession de foi en beaucoup d'articles, et que, par un de ces articles, les juifs, par exemple, soient exclus; il faudrait dès lors réputer les juifs incapables de coopérer à notre relèvement; les « positifs » ne voudraient point d'eux! — Cela est-il admissible, et à quelle étroitesse scolastique retournerions-nous? — Pour mon compte, je ne rougirais pas

certes d'avouer pour maître unique le Christ prêché par les Docteurs; je ne reculerais pas, si mes prémisses devaient m'obliger à croire finalement ce que Pascal a cru. Bien plus, entre tous les adeptes du Réveil moral, même extra-chrétiens, et l'Église romaine, à Dieu ne plaise qu'il y ait l'ombre d'une hostilité. Le temps est venu de se donner, à l'égard de cette puissance maintenant désarmée, le plaisir délicat de l'équité : il n'y a jamais eu de plus grande école de vertu ; et notre propre vertu indépendante viendra d'elle peut-être encore, par infiltrations. C'est pourquoi nous nous réjouirons de toutes les conquêtes qu'elle aura faites, et les compterons comme nôtres, si elle diminue par là le nombre des malheureux qui ne se reconnaissent ni destinée ni devoir. Que cette destinée, au demeurant, chacun, à voix basse, la désigne de tel nom qui lui plaira : « Évolution de l'Humanité », ou bien « Avènement du royaume de Dieu », il n'importe. Que ce devoir soit, dans une conscience, nommé « développement de la personnalité libre », dans une autre « obéissance à Dieu », dans une autre « imitation du Sauveur Jésus », il n'importe encore pas. Ces diverses croyances sont pour nous (comme elles le sont au fond) synonymes ; ne s'expriment-elles pas socialement par les mêmes actes et un égal

amour? En un mot notre objet est plus général que celui de l'Église romaine, et l'enveloppe[1]. Notre position n'est pas à l'une des multiples sources, catholique, protestante, juive ou philosophique, de la moralité et du désir de valoir : elle est au confluent.

On rencontrera donc en notre assemblée des personnes venues de toutes ces origines, et elles seront les bienvenues. Pour se rendre des nôtres, elles ne cesseront pas d'être ce qu'elles étaient d'abord; et, nôtres, elles le deviendront sans y prétendre, par leurs actes seuls, sans élection comme sans possibilité d'exclusion sauf par leur propre tiédeur ou leur propre égoïsme. Elles suivront d'ailleurs leur religion personnelle; tel de nos confrères sera sans doute dévot comme un paysan de Basse-Bretagne; nous le confirmerons par notre respect dans cette voie où l'Hostie sainte

1. « Concluons que c'est la religion qui relève de la morale, non la morale de la religion. En son essence, la religion n'est qu'une morale symbolique, projetée par l'homme dans l'infini. L'homme s'imagine que sa morale est contenue et englobée dans sa religion comme dans un empire sans borne dont elle subirait les lois; en réalité, c'est la morale humaine qui contient et enveloppe la religion.... Le ciel que nous plaçons au-dessus de nous est en nous, dans notre conscience, et Dieu est notre idéal intérieur que nous imposons à l'univers. » A. Fouillée, *Critique des systèmes de morale contemporaine*, page 62.

est un réconfort; cela est de l'intérieur de chacun: qui oserait y toucher? Sur celles de nos croyances qui n'ont point de contre-coup social, nul n'a droit même de nous interroger, sauf la femme à qui nous nous devons tout entiers, et les enfants de notre sang. Ne violons pas cette intimité; trop parler de religion n'est pas un bien; au public, à nos amis, faisons part seulement de cette foi qui nous est commune, très suffisante, très sûre (quelles qu'en soient les raisons profondes), à savoir que *nous vivons pour quelque chose*, que nous avons quelque chose à faire sur terre. La possession d'un idéal de vie, la croyance en un devoir, voilà ce qui nous unit. Et cela déjà suffit pour nous former en confrérie militante.

On revient à la charge, et on dit que, dans le fait, une morale non appuyée sur des dogmes déclarés est toujours vacillante; tôt ou tard, il faudra que cette morale produise ses lettres de créance, par exemple la volonté d'un Dieu personnel, dont on nous demande de prime abord une belle démonstration logique. Faute de quoi on ne saurait se décider, très incertain autrement qu'il faille se dévouer au bien de l'ensemble. De proche en proche, on nous amènera à confesser ainsi Jéhovah, le Décalogue sur le Sinaï, les miracles, l'existence personnelle des anges, celle du

diable, la faute originelle, les sacrements (car tout s'enchaîne), — et à la fin on s'écriera que ce n'était pas la peine d'avoir fait ce circuit pour en revenir à la foi du charbonnier. Là-dessus, quelques ironiques, toujours bien aises que rien n'existe (je ne sais pourquoi), exulteront disant : « Voilà donc tout ce *tolstoïsme* battant neuf, et ce grand mouvement moral qu'on nous corne aux oreilles; ce n'est que le bon vieux catéchisme! — Et comme ils jugent apparemment de la valeur d'une règle de conduite comme de l'élégance de leurs habits, sur la seule nouveauté, ce mot de « vieillerie » est pour eux une suffisante parole de mépris, une condamnation décisive.

Nous voici accablés par ce coup, sans doute. Et cependant la gaieté divine dont je parlais, et que me donne la certitude d'un avenir souriant, ne m'abandonne pas. Je ne serai pas, cette fois encore, à court de réponses. Je puis même en donner de trois sortes, soit que j'invoque l'autorité, ou l'expérience, ou le raisonnement.

On ne peut nier, en effet, que de grands et essentiels chrétiens aient tenu pour possible, aient annoncé ce réveil religieux et moral indépendant des Églises constituées, qui semble, en particulier aux personnes irréligieuses, chimère et fumée. On se souvient de l'héroïque discours

de Channing, à Philadelphie, le 30 mai 1841, sur l'*Église universelle*, où il dit : « Une âme pure se meut librement dans l'univers ; elle appartient à l'Église, à la grande famille des âmes pures de tous les mondes, et nul homme ne peut être exclu de cette Eglise que par lui-même en laissant mourir la vertu dans son propre cœur. » On se souvient aussi d'avoir lu, dans la conclusion de *la Civilisation et la Croyance*, de M. Charles Secrétan, cette déclaration grave : « La cause que nous aurions voulu servir, la crise qu'appellent nos vœux, ce n'est pas un retour au passé, c'est l'avènement à une ère nouvelle, c'est le christianisme en esprit et en vérité, qui a toujours subsisté dans quelques âmes et qui n'a jamais régné ». Lorsque de tels hommes, qui eussent été, à l'époque des origines, pères de l'Église, s'expriment avec cette assurance, ils ne doivent pas être négligés ; on ne peut les écarter que par des preuves. Or, il arrive justement que les preuves d'expérience leur donnent raison ; une association morale et religieuse en dehors de tout mot d'ordre métaphysique, telle qu'on dit n'en pouvoir exister, existe en effet. Outre les ligues temporaires de la paix et de la défense morale où nous avons vu ici même siéger ensemble les ministres des divers cultes, il se développe en Amérique, au moment où je

parle, une *Free Religious Association* et des *Societies for ethical Culture* ayant des milliers d'adeptes[1], des cercles, des écoles, des asiles, des journaux, et fondées sur ce principe, que « l'union religieuse des hommes, impossible sur la base des croyances, doit se faire dorénavant sur celle des actions[2] ». Je ne suis pas fâché, nos adversaires étant des empiristes un peu ivres de faits, de leur produire un fait matériel à ce point, auquel ils ne peuvent opposer que des spéculations en l'air sur la différence des races, des milieux..., bref une idéologie fragile. Rien en vérité n'empêche que nous ne réalisions ici, avec certaines nuances faciles à marquer, ce que l'Amérique réalise.

Mais, encore une fois, le meilleur argument en faveur d'une ligue de tous les « positifs », étrangère aux confessions religieuses, c'est qu'il faut qu'elle se fasse. Depuis cinq ou six ans que le

1. Je n'ai pas la sottise de croire que le nombre des adeptes, en cette matière, importe autant que leur qualité. La grande affaire n'est pas assurément de présenter un tel effectif de membres, indifférents ou tièdes. En France, particulièrement, cinquante hommes ligués, convaincus et résolus, suffiraient à changer le moral du pays : qui en doute?

2. Paroles de M. P. Hoffmann, professeur à l'Université de Gand, en tête de sa traduction des discours publiés par les Sociétés américaines, dont je parlerai plus loin.

malaise de nos consciences s'est révélé comme un problème à résoudre, et que ce problème est devenu pressant, aigu, on a vu les solutions antiques se relever l'une après l'autre, se proposer, puis s'évanouir : néo-catholicisme, néo-protestantisme, néo-mysticisme, néo-bouddhisme..., également inefficaces; je n'en ai pas été surpris; toutes ces solutions n'atteignent le cœur et la volonté que par l'intermédiaire de l'intelligence ou du rêve, elles sont spéculatives; ce n'est pas là ce que nous attendons. Selon toute vraisemblance, le problème ne comporte pas une solution spéculative, mais pratique. Il ne s'agit pas de croire d'abord, mais d'abord d'aimer.... Et ensuite, que croira-t-on? — Ce que l'amour conseille et exige qu'on croie, simplement. Et là-dessus les exigences varient selon les esprits, imaginatifs ou logiques, timorés ou libres, cultivés ou incultes, en sorte qu'il serait assez juste : autant de religions, au fond, que de personnes, et un seul Devoir pour toutes ensemble.

Non seulement, donc, je ne m'excuse pas de n'apporter point ce symbole, cette profession de foi requise; mais je m'en loue hardiment. Mon extrême sobriété d'affirmation, sauf en ce qui concerne l'emploi de la vie, est voulue : elle est légitime. Les formules sont un grand mal; l'âme,

l'âme inexprimée qu'on y met, comme je l'ai dit, est tout ce qui importe, et marque les vraies dissemblances comme les vraies parentés entre les hommes. Je suis donc à mille lieues de vouloir qu'on instaure une religion neuve, à la façon des saint-simoniens ou de quelque autre secte. Bien plus, nous combattrions une telle prétention, si quelqu'un pouvait l'avoir; elle irait droit à l'encontre de nos principes; car, une dernière fois, notre conviction est que la primordiale affaire n'est pas de spéculer sur l'univers, mais de se conduire. D'ailleurs notre parti là-dessus est conforme à la justice : celle-ci veut que la guérison d'un mal auquel tous les hommes vivants sont exposés, le mal de ne plus croire, se trouve dans la seule ressource ouverte sans distinction à tous les hommes vivants : la bonne volonté.

Ainsi notre objet est distinct de celui des religions positives, et, comme je l'ai dit, il est plus large. Les religions se proposent l'édification intérieure de chacun par une explication des mystères de la vie et de la mort; nous nous proposons la paix et l'amélioration communes par le développement de la volonté et de l'amour. De ce côté donc notre position est nette et suffisamment établie.

Mais, nous dira-t-on, vous vous confondez alors avec les sociétés philanthropiques, qui déjà existent, et par centaines. Les « positifs » ont alors la charité pratique pour seul objet ?...

Je ne le pense pas. Nous sommes distincts de ces Associations généreuses formées en vue de fins particulières ; et ici encore, comme pour les églises, je dirai que nous les enveloppons. Nous les tenons de même pour nôtres dès qu'elles possèdent et communiquent une âme ; seulement, tandis qu'avec les religions notre position était au confluent, ici, elle est à la commune source. Notre foi générale en un Devoir et une Destinée forme le réservoir où les héros de la bienfaisance pratique puisent leur force, et, dans les revers possibles, une amicale consolation.

Un autre caractère encore nous distingue profondément des sociétés charitables. Si la philanthropie consiste à faire en sorte que les corps ne souffrent pas trop et soient bien à leur aise autour de nous, nous ne sommes pas philanthropes. Il y a dans la philanthropie ainsi entendue quelque chose qui choque notre principe même : *amélioration commune*, avons-nous dit, et non : bon gain et bon dîner à tous ces pauvres gens.... Là-dessus, notre maxime est si clairement indiquée dans quelques vers substantiels d'Élisabeth

Browning, que je me contente de les transcrire :

« Il est impossible, dit-elle, d'atteindre les hommes, si ce n'est en passant par leurs âmes ; — et les poètes atteignent plus directement l'âme que n'importe quel de vos économistes. C'est pourquoi ne dédaignez pas l'œuvre du poète, si vous projetez de secourir les nécessités du monde. L'âme est le chemin. Non pas même le Christ ne peut sauver l'homme autrement qu'en gagnant son âme.... Prends l'âme, et alors tu possèdes l'homme entier, âme et corps.... Ce que nous sommes nous importe plus que ce que nous mangeons, et *la vie se développe du dedans au dehors*[1].

Oui, la vie se développe du dedans.... Il faut l'aller chercher au dedans, si l'on veut l'améliorer.

1. Elizabeth Browning : *Aurora Leigh*, VIII.

..... T'is impossible
To get at men excepting through their souls...
And poets get directlier at the soul
Than any of your œconomists : — for which
You must not overlook the poet's work
When scheming for the world's necessities.
The soul's the way. Not even Christ Himself
Can save man else than as He holds man's soul.
..... Take the soul
And so possess the whole man, body and soul.
..... What we are imports us more
Than what we eat; and life...
Develops from within.

Rêver qu'on a *fait du bien* à quelqu'un est aussi vain que de croire qu'on a changé un arbuste sauvage en rosier pour avoir fixé une rose au bout de chaque branche; les roses se fanent et tombent, l'arbuste reste ce qu'il était. Pour que le bien croisse, il doit être semé, au fond des entrailles du peuple, au fond des nôtres. Ainsi, notre œuvre sera différente de toutes ces entreprises charitables : celles-ci sont nécessaires dans une démocratie policée, j'en conviens; elles sont encore un excellent moyen de culture morale, pour ceux du moins qui s'y emploient, qui s'y usent, soit. Mais notre objet est autre : nous considérons nos malheurs et ceux de nos frères dès la semence, comme je disais, dès le germe; nous nous adressons aux volontés. Nous ne combattons pas les maux, — mais le mal.

Voilà donc, déterminé également de ce côté, le champ d'action où nous devons nous entendre et coopérer. C'est par l'âme et sur les âmes qu'il faut agir, en tant que capables d'aimer le bien et de le vouloir à travers tout.

Il reste encore à dire le principe directeur de notre action, et nos voies pratiques.

Pour notre principe, on l'a reconnu déjà : j'en suis pénétré au point qu'il doit rayonner sans

doute à travers chacune de mes paroles. C'est la pacification de la conscience par la vie meilleure. Laissant là tout projet d'union des hommes sur telle ou telle vérité spéculative, nous voulons arriver à la foi par l'obéissance au Devoir : l'Idéal de l'humanité (qu'on l'appelle Dieu ou autrement) est pour nous objet de désir ou de volonté avant d'être objet de connaissance. Là-dessus il n'y a pas dans notre esprit l'ombre d'un doute. Tous, chrétiens ou non chrétiens, nous savons qu'il y a une tâche pour l'humanité, et nous acceptons cette tâche ; nous sommes assurés de réaliser nos fins en bien faisant.

Cependant la bienfaisance s'exerce dans la société présente d'une façon que nous ne saurions approuver, car elle contredit notre principe même. Nous reconnaissons, en effet, que le vrai bien, pour chacun et pour tous, est la valeur morale, l'effort, le mérite. Et malgré cela, nous nous rangeons encore partout, — je parle des meilleurs de nous, — sous le régime de l'*Aumône*. La charité est conçue encore comme au temps de la reine Berthe, qui était « preude femme et très bonne aumosnière », dit le vieux poème. Cette forme féodale de la bienfaisance, l'aumône, suppose toujours un actif et un passif, un suzerain et des hommes-liges, des serfs, pourrait-on dire, trop peu hommes

encore pour connaître d'autres joies que celle, tout animale, de recevoir gratuitement largesse, d'être réchauffés, soignés, nourris. On se sauve soi-même par les Œuvres de Miséricorde, assurément, et après cela l'humanité devient ce qu'elle peut. Il semble qu'on dise aux misérables : « Mon propre idéal de vie bonne, auquel je satisfais en vous comblant de biens, est trop haut pour que vous le partagiez; vous existez selon toute apparence afin de donner à mon cœur occasion de s'exercer, et me procurer de pures sensations de vertu : l'effort, l'endurance, l'affranchissement de la nature par le sacrifice, laissez-moi tout cela; ce sont des biens, mais que vous autres, pauvres gens, vous êtes trop courbés sous les nécessités pour connaître ; laissez-moi, vous dis-je, développer ma moralité aux dépens de la vôtre ». Étrange inconséquence dans l'application d'une règle de vie, et qui toutefois nous domine encore, à l'heure présente. Des associations charitables çà et là se proposent l'aumône en pain, charbon, vêtements. Les collèges et les écoles sont des établissements d'aumône intellectuelle; des enfants, grâce à un sacrifice de leurs parents peut-être, mais sans y mettre du leur, viennent écouter un maître, recueillir négligemment des vérités qu'ils n'aiment point, ne les ayant pas gagnées. C'est

l'aumône intellectuelle également que répandent les *Associations philotechniques*, *Unions françaises de la jeunesse* et *Unions de la jeunesse républicaine* organisant de gratuites distributions de savoir aux ouvriers méfiants, que ce trop de facilité dans l'offrande rebute. On voit toujours là l'actif et le passif en présence, bref le régime de l'aumône. Dans un champ voisin, celui de la religion et de la morale, il en est de même encore : les Sermons, les Missions, les procédés divers de Conversion par autorité sont des formes de l'aumône morale. Et ici l'erreur entraîne plus loin, jusqu'à la mainmise sur les consciences, pour les gratifier d'un idéal qu'on juge bon. Elle peut produire par là de terribles accidents. La théocratie tyrannique de Genève aux derniers siècles, l'inquisition et les crimes bien intentionnés d'un Torquemada émanèrent de cette fausse conception de la charité morale. Ces fanatiques d'autrefois prétendaient justement *faire du bien* à une humanité passive, par l'aumône gratuite de son salut; ils ne virent pas qu'un Paradis non choisi, non voulu, non librement gagné, pourrait par aventure être un Enfer. C'est qu'ils étaient allés de la spéculation, de la croyance à l'acte, contrairement à notre marche et à notre principe.

Le système de l'aumône n'est donc pas sûr; il

n'est pas absolument bon. Quiconque donne un pain à un indigent vagabond lui donne peut-être la force qu'il emploiera à commettre un mauvais coup, pour lequel il sera guillotiné, et ainsi peut-être il le tue. Quiconque lui apprend à lire et à écrire le rend peut-être capable de beaucoup de mal, de crimes imprévus, et ainsi encore peut-être il le tue. Il reste donc en ceci trop de chances douteuses, pour que l'aumône soit promulguée comme précepte universel : un bien à ce point hasardeux ne peut être la loi. Au contraire, celui-là exerce sûrement la charité envers un malheureux, et envers la société entière, qui redresse son idéal de vie et le lui fait aimer. L'infirme ainsi amendé dans sa volonté apprend à mettre son bien dans le bien, dans la patience et le travail : il sera aussi instruit que celui que vous instruisiez, seulement par ses efforts propres; il sortira de la misère autant que celui que vous nourrissiez, seulement par son propre labeur, ayant sa dignité sauve, se sentant coopérer à la grande tâche, devenant plus homme.

Quand on réfléchit sur ce sujet, on n'est pas du tout surpris que tant de bonté ait coulé dans le monde en pure perte, que toutes ces entreprises bienfaisantes aient si peu répondu par les effets au zèle des fondateurs, et que, « la question

sociale », comme on la nomme, après qu'on a pensé faire tant pour le peuple, soit plus menaçante que jamais. Nous estimons, nous autres promoteurs du mouvement moral, que le rôle de petites Providences d'une foule inerte n'est plus de ce temps, qu'il faut que la notion du Devoir soit dégagée et communiquée à tous. Notre bonté nous est chère, mais celle de l'ensemble nous est plus chère; nous n'attachons pas un prix extrême à être personnellement sauvés, si l'humanité échoue. Nous entendons communier avec le plus possible d'autres hommes dans cet idéal dont nous sommes certains, nous voulons le leur faire gagner à leur propre sueur, par la voie douloureuse, qui est la seule.

Les économistes ont sagement montré la nullité des effets pratiques de l'aumône : elle n'enrichit pas la communauté d'un liard, puisqu'elle n'est que le déplacement d'un peu d'argent; elle l'appauvrit plutôt, puisqu'elle recule pour plusieurs la nécessité de travailler. Les effets moraux n'en sont pas meilleurs; elle n'est qu'un déplacement d'égoïsme, sans que celui-ci baisse dans l'ensemble; elle le développerait plutôt, car le zèle des uns à demander et à prendre croît toujours plus que le zèle des autres à donner. Comme les économistes ont pour objet la richesse totale de

la société, envisageons la moralité totale, exaltons-la. Puisque l'égoïsme est le mal, il faut qu'il disparaisse, non de notre vie seulement, mais aussi de la vie d'autrui. Et si l'on nous dit que les sacrifices sont bien obligés d'avoir un objet et, par suite, d'enfanter de l'égoïsme quelque part, par une sorte de bascule nécessaire, répondons que c'est justement là que nous triomphons; car se dévouer à quelqu'un, enfant, malade ou pauvre, étant une force annihilée dans la somme de la moralité générale, et comme, d'autre part, il faut se dévouer pour être homme, il reste pour unique issue de nous dévouer à la réalisation d'un idéal du bien. Il faut donc que nous en ayons un. Il faut que celui-ci soit net et que tout plie devant lui : il faut lever les yeux au-dessus des personnes particulières; il n'est que cette voie pour ne pas perdre notre vie. Cet idéal commun, dont nous vivons, est notre vraie richesse sociale. Afin de l'accroître, tout en secourant ceux qui en sont dénués, suivons jusqu'au bout la leçon des économistes, introduisons ici dans l'ordre des consciences leurs deux principes de charité nouveaux, si féconds : Assistance par le travail et Mutualité. Or, donner du travail aux âmes pauvres, c'est leur assigner un idéal, un devoir, c'est les charger de toute leur responsa-

bilité, ce fardeau qui fortifie; les faire s'entr'aider mutuellement, c'est mettre en commun, pour le profit de toutes, les exemples de chacune.... Voilà ce qu'il faut faire. En un mot, il est temps de substituer au principe de l'Aumône le principe du Réveil.

— Un tel principe directeur est beau, dira-t-on. Une telle tâche serait belle et divine, si elle était réalisable. Par malheur, elle ne l'est point, et cela en conséquence du principe même. Donner à autrui du pain, du bois, des habits d'hiver, nous le pouvons; donner des leçons d'histoire ou de physique, nous le pouvons encore; — mais il y aurait contradiction à prétendre développer du dehors ce qui ne peut venir que du dedans, ce qui n'est un bien qu'à condition d'être un fruit de la liberté. Jetons donc aux vents des souhaits pour que l'humanité veuille enfin son salut, et reprenne le goût d'être grande; puis taisons-nous, sur notre inutile rivage.... Hors de là, en effet, quelle prise avons-nous sur les volontés?

J'estime cependant que nous en avons une assez forte. Sans doute, nous autres écrivains, qui pouvons parler haut et que quelques personnes écoutent, nous ne sommes pas pour cela une aristocratie; il faut renoncer à cette idée. J'ai

connu une pauvre fille du peuple, mourante de la phtisie, dans une mansarde de Clichy ; elle avait un étrange et rude langage ; mais les souffrances de son agonie ne lui arrachaient qu'un seul soupir : « Mon Dieu ! murmurait-elle, penser qu'à cette heure tant de gens souffrent encore plus que moi ! » L'âme de l'humanité vivait dans ce pauvre corps usé, et cette femme que j'ai le privilège d'avoir connue, réalisait notre Destinée plus que nous, il faut en convenir. Cependant n'intervenons-nous pas là encore, comme dépositaires et intermédiaires par lesquels sa vertu justement se transmettra ? Je crois que les paroles, de peu de prix en elles-mêmes, sont un papier-monnaie par lequel la volonté circule dans le monde.

Ce n'est pas tout : la volonté elle-même n'est que le passage d'un amour à un acte. Or, pour l'amour, nous pouvons aider à le réveiller, en dévoilant résolument ce qui est aimable par excellence en nous et au-dessus de nous, en faisant reluire un idéal, un Saint-Graal lointain, dont le désir hantera les veilles des jeunes hommes. La poésie, avons-nous dit déjà, est de l'héroïsme transposé. Quelle carrière pour nous dès lors ! Comme nous devons être confus d'une mission si relevée départie à nous, si faibles que nous

voici ; — et joyeux cependant de posséder ce qui est un grand bien selon nos principes : plus de charges que les autres, plus de devoirs, et cette responsabilité bénie !...

Ayant ainsi notre tâche assignée, il s'ouvre à nous des moyens pratiques, nullement chimériques ni vagues, d'agir dès à présent dans le sens de notre principe directeur. Les voici :

1. Il sera bon, pendant deux ou trois ans encore, de nous limiter à un *mouvement d'opinion*, comme on dit ; car rien n'est plus dangereux que les entreprises formulées avant maturité ; il faut que notre œuvre soit désirée et appelée : il faut qu'elle se fasse attendre pour qu'on l'accueille.

2. Ce mouvement d'opinion doit avoir pour premier objet de défaire en partie le mal que la littérature a fait depuis quarante ans. Il faut avertir les simples que le phénoménisme pur n'aboutit qu'au bégaiement et à la tautologie, et qu'il reste du mystère dans le monde, en telle façon que nous y sommes plongés ; — que le scepticisme et l'ironie, d'autre part, ne sont qu'une fin de non-recevoir et un aveu d'incompétence devant la vie, dont il n'y a pas plus lieu de se parer que des autres faiblesses de l'esprit. Le dernier desservant de campagne, qui se veut

meilleur qu'il n'est, en sait sur les choses essentielles plus que le Prince des Ironiques. Il est temps de relever cet humble de son humilité, en lui montrant que le prestige qui l'intimide n'est que beaucoup de musique autour d'un nihilisme élémentaire, aujourd'hui mis à nu.

3. Il faut faire tomber dans le mépris, dans la dérision, les produits de la littérature infâme, qui s'attaque aux volontés fragiles. On le pourrait, je crois, en allant droit à la question de bas profit, de rapacité, toujours impopulaire en France. Enfin il faudrait là-dessus renouveler la mode.

4. « Philosophez avec toute l'âme », disait un maître antique. Il faut de même juger avec toute notre âme ; autrement que selon la pure esthétique ou la volupté de l'ouïe et des yeux, car cette abstraction faite de nos autres facultés est artificielle. Qu'on n'oublie pas que ce qui importe avant tout, c'est de vivre, que les paroles et les écrits sont, en somme, des actions, et, comme tels, relèvent de la règle du bien et du mal, à laquelle on avoue encore que nos actions sont soumises. Il ne faut donc pas hésiter à dire, en toute rencontre : Ce livre est bon ; — celui-ci est un mauvais livre. Et pour cela, il suffit que trois ou quatre critiques marquants aient le courage de leur honnêteté, qu'ils se risquent. Il est temps,

en effet, que ces questions suprêmes et simples soient communément posées, et qu'on réentende ces paroles. Notre jugement a besoin d'être rectifié; notre conscience morale se rouille faute d'emploi.

5. En demandant que l'art soit pénétré d'une morale plus haute, surtout plus sérieuse et profonde, je ne désire pas qu'on généralise les fades morales en action, qui enrichissent tels libraires pieux. Loin de là; la réforme, ai-je dit, doit être introduite au fond des cœurs, et non dans les livres. Si j'ose me servir d'une image triviale, — c'est au moment où les aliments sont encore sur le fourneau qu'il y faut mettre le sel, et non sur la table où on l'offre timidement au goût des convives. Il y a de la bassesse et presque une comédie sacrilège à affecter littérairement la préoccupation de la morale, le premier précepte de celle-ci obligeant d'être véridique, et la délicatesse voulant même qu'on reste, dans ses paroles, un peu en deçà de sa persuasion intime. Que l'écrivain ne se donne point mission d'édifier; qu'il ait seulement l'âme haute, et à tout ce qu'il dira, la vertu édifiante sera attachée, à son insu, avec une grâce naturelle.

6. Qu'une communication, un courant, s'établisse entre toutes les personnes qui professent la

foi au devoir, et la pratiquent[1]. Pour cela, il est essentiel que les hommes de parole et de méditation s'associent à tout ce qui se fait autour d'eux, suivent les débats des assemblées publiques et y interviennent du fond de leur retraite pour faire écouter la voix de la justice, s'inquiètent de l'héroïsme pratique, prennent part aux efforts que l'initiative privée fait en Afrique et sur tous les champs où l'on combat pour une idée; mènent les entreprises d'améliorations sociales; voisinent avec les ouvriers aux mains rudes. Il est essentiel aussi que ces derniers sentent dans leurs peines que nous sommes avec eux; il faut que les héros se sachent soutenus par une opinion idéaliste très forte; que là-bas, sur le Niger et sur l'Oubanghi, ils soient grandis par la conscience d'être les alliés de ceux qui veillent ici pour rendre à l'humanité ses raisons de vivre. Des conférences, des publications, des déclarations populaires seront utiles pour mettre en évidence cette unanimité que je sens, et pour l'accroître.

7. Il sera bon que notre doctrine d'immédiate

1. Le numéro de novembre 1891 de la *Contemporary Review* contient un remarquable exemple de ce que je demande. C'est un article d'une femme éminente et généreuse, la baronne Blaze de Bury. J'en dirais plus de bien encore, si je n'étais gêné par la trop belle place que me donne l'auteur.

affirmation du bien, simple et vieille comme les hommes, durable comme eux, soit nettement définie en tous lieux. J'attends de plusieurs jeunes gens distingués que je sais, des développements de cette vérité vitale. Reprenant la grande parole de Pascal, que « la volonté est un des principaux organes de la créance »[1], s'appuyant sur *la Raison pratique* de Kant, ils répéteront à tous que l'action bonne éclaircit seule les doutes de l'esprit; que la foi est purement et simplement la conscience en nous de notre progrès moral, graduelle comme lui, et *qu'elle en est la récompense*. Ils établiront que, par suite, le fait que nous ne pouvons formuler notre foi, loin de nous accabler, est au contraire notre principale force; car *il serait immoral que la foi pût être formulée et contenue dans des mots, en sorte qu'il suffirait de savoir lire pour la posséder, et qu'il suffirait de ne le savoir pas pour en être privé. La foi est incommunicable, et elle doit l'être, comme le mérite moral, dont elle émane.*

8. Une tâche voisine de celle-ci, quoique plus particulière, et que je conseille également à de jeunes étudiants de bon vouloir, est ce que j'appelle l'élaboration d'un *Christianisme intérieur*.

1. *Pensées*, éd. Havet, art. III. Voyez le beau livre de M. Édouard Droz sur *le Scepticisme de Pascal*, page 80.

Je désigne ainsi un travail qui montrerait dans les faits d'expérience intime, contemporaine, journalière, les mêmes phénomènes spirituels que le Christianisme a reconnus de tout temps sous le nom de *péché*, de *péché mortel*, de *rédemption*, de *grâce*, d'*effets de l'ascétisme*, d'*effets de la prière*, d'*illuminations du Saint-Esprit*, de *primauté de l'humilité*, de *béatitude du renoncement*, de *paix cachée*, etc. On restituerait ainsi une sorte de Christ intérieur, que toute âme un peu noble reconnaîtrait pour sien.

Les heureux effets d'un tel travail seraient doubles : aux chrétiens, il apporterait un rajeunissement, une reviviscence de leur foi, en la rendant pour eux actuelle, en la leur faisant retrouver sous les broussailles mortes de la lettre ; aux non-chrétiens, il serait d'un grand secours, en leur faisant comprendre « par le dedans » leurs frères chrétiens, et en les faisant bénéficier eux-mêmes de dix-huit siècles d'une admirable expérience morale. De plus, un commencement d'unanimité (c'est obstinément mon rêve) se formerait ainsi entre les uns et les autres.

Tels sont, autant que je suis capable de les apercevoir et de les retracer, les diverses composantes de ce mouvement d'opinion qui occupera la période préparatoire du Réveil. Mais il ne faut pas oublier,

pendant ce même temps, les réformes pratiques. Celle-ci marcheront de concert.

Notre principe, il est vrai, nous empêche de croire qu'on puisse beaucoup par la contrainte et par les lois civiles. Un poète énergique et un homme de foi indépendant sera toujours de plus d'utilité que cent députés timides. Mais il est peut-être bon de monter justement sur la machine pour en restreindre les écarts terribles.

9. Nous travaillerons donc dans le sens de la démocratie libérale; nous nous garderons des effets funestes du principe de l'Aumône. Le protectionnisme et toutes les formes du socialisme d'État, nous les combattrons; il le faut bien; on ne peut croire à la loi morale sans proclamer la nécessité de la liberté la plus grande et le bienfait des responsabilités. Il faut apercevoir comme ces choses se tiennent et se tirent l'une l'autre. Tant pour l'établissement et la mise en valeur des colonies nouvelles que pour tout le reste, nous demanderons que les Compagnies à charte, les missionnaires religieux et l'initiative privée, aient le champ libre, soient même encouragés et stimulés. Nous tâcherons que l'État n'assume pas les risques, les mérites, la quantité d'énergie qui sont le lot des individus. Nous avons horreur d'un troupeau de serfs, ce qui serait à son insu, le

rêve du socialiste d'État ou de l'anarchiste ébloui d'une illusoire justice.

10. Nos principes nous amèneront à souhaiter aussi que l'armée, école universelle du pays, ne soit pas une école d'automatisme et de dépression, comme on déclare faussement que cela est nécessaire pour la discipline.

Certes celle-ci est indispensable, mais la discipline idéale serait celle qui naîtrait de l'unanimité (mon rêve obstiné) : un seul vouloir partout, au lieu de l'extinction de tout vouloir, — extinction dont souffre la société civile, à mesure que les classes libérées chaque année rentrent dans son sein. Pour cela, il suffit d'une réforme morale profonde du corps des officiers[1]; ceux-ci devraient en vérité être choisis, éprouvés, pénétrés de l'esprit et de l'amour de leur mission plus qu'aucun professeur de notre jeunesse.

Ils devraient aimer les hommes pour le bien dont ces humbles peuvent être les instruments; ils devraient jouir de s'y dévouer. C'est donc aux écoles militaires de Saint-Cyr, Saint-Maixent,

1. Un officier a eu le mérite de bien comprendre cette nécessité : il l'a exposée courageusement dans un article mémorable de la *Revue des Deux Mondes : Du rôle social de l'officier.* — Livraison du 15 mars 1891.

Saumur et Fontainebleau qu'il faut porter d'abord le réveil moral; là est le foyer à allumer.

11. Nos principes nous amèneront de même à aider l'enseignement public dans ses tentatives de renouveau[1] (quoiqu'il ne nous plaise que provisoirement d'avoir un État qui enseigne). Nous l'encouragerons à éveiller partout des initiatives, à rendre les professeurs responsables et à les faire se former en confrérie. Nous serons heureux qu'ils se dégagent des lourds cadres napoléoniens. Nous aimerons, en outre, que la tyrannie intellectuelle de Paris soit secouée par la création

1. Nous avons par bonheur un Ministre de l'instruction publique à tendances idéalistes, et fort vaillant, M. Léon Bourgeois. « Jamais il ne fut plus urgent de former des générations saines, vigoureuses, toujours prêtes à l'action et même au sacrifice. Les maîtres banniront donc sévèrement de leur classe tout ce qui, dans les œuvres contemporaines, sent la recherche, le sophisme, la prétention impuissante et maladive ; ils proscriront surtout, quel que soit le nom de leurs auteurs, les livres capables d'incliner les jeunes gens vers l'ironie ou le scepticisme.... Le maître qui conseillerait à ses élèves la lecture d'une seule page capable d'affaiblir leur vigueur morale et de les détourner de l'action trahirait son devoir.... » (Instruction ministérielle de 1890, p. 32.) — « Avoir un idéal, c'est avoir une raison de vivre.... Si donner à l'homme un idéal, c'est donner une orientation à toute son existence, une raison et un ressort à tous ses actes, nous reconnaissons là le but dernier de l'éducation.... » (Discours du Ministre à la distribution des prix du concours général, 30 juillet 1891.)

de grands centres d'Université en province : afin que plus d'hommes, devenus leurs maîtres, se risquent sur la cime dangereuse, mais lumineuse, de la vie libre et complète.

12. Nos principes nous amèneront encore à demander toutes garanties et tout respect pour les associations librement formées, et qui ne menaceront pas l'État, c'est-à-dire ne prétendront point à faire double emploi avec lui. Le fameux droit d'association s'impose à la sollicitude de quiconque se préoccupe de réveil moral : on en voit les raisons. Pour ne dire ici qu'un mot des conséquences, on comprend que l'affranchissement réciproque de l'État et de l'Église, jugé en effet légitime et nécessaire par une conscience droite, ne pourra être abordé que quand la liberté ultérieure de chaque puissance sera garantie, non seulement par des mesures législatives, mais par un rétablissement ferme de la notion de justice dans les esprits, dans les mœurs, dans les convictions. Il faut que nous respections le droit d'autrui à s'associer, il faut que nous l'aimions.

13. Envers les ouvriers qui vivent au jour le jour du travail de leurs mains, et en qui nous savons que gît notre avenir, nos principes nous amèneront à user d'une méthode différente de celle qu'on a suivie. Mon expérience personnelle

de la population faubourienne de Paris m'a convaincu qu'en effet les ouvriers ne peuvent être améliorés que par ce qu'ils auront entrepris eux-mêmes; ce que nous aurons fait pour eux leur sera toujours fade et indifférent. Cette observation est tout à fait conforme à notre doctrine du réveil moral.

Tandis que les Compagnies houillères ont doté leurs mineurs de je ne sais combien d'œuvres charitables, crèches, asiles, écoles, bibliothèques, et s'étonnent, après cela, que les grèves soient fréquentes, il faut comprendre que les mineurs n'auraient attaché un grand prix à ces mêmes bienfaits que s'ils les avaient gagnés eux-mêmes, virilement, à force de dépenses et de peines. Les tenir quittes d'efforts, c'est les faire rentrer dans l'animalité, et par suite les livrer à leurs convoitises.

J'imagine, au contraire, qu'une méthode morale serait possible : on devrait connaître personnellement, humainement, ceux qu'on rêve d'aider. Parlant, un jour, à quelques-uns, organisateurs d'une Société coopérative de consommation, on dirait, je suppose : « Que n'établissez-vous encore la coopération de l'esprit? Abonnez-vous en commun aux journaux, aux revues ; ayez une bibliothèque, comme en ont les cercles élégants ; réunis-

sez dans une salle des patrons de vêtements pour que vos femmes y viennent travailler pour vous le soir, sous une lumière allumée à frais communs ; si quelqu'un d'entre vous a appris quelque chose et veut en faire part à ses camarades, qu'il parle ; si vous voulez amener chez vous des conférenciers en renom, allez les chercher ; nos amis sont prêts à venir, non pour rien, certes, ni sous forme d'aumône, mais en se faisant payer leurs peines, de sorte que leur parole, achetée par vos sacrifices, vous soit précieuse. » Ainsi seulement peut se fonder par une poussée libre et prospérer le vrai *Volkshuys*, la *Maison du Peuple*, dont on parle. Par la même raison il faut appuyer le principe de la participation proportionnelle aux bénéfices, impossible à régler par une loi, faute d'un contrôle sûr, mais applicable par la bienveillance et l'équité.

Ce principe est bon, non seulement parce qu'il est conforme à la justice, mais parce qu'il fait accéder les humbles aux périls et à la noblesse de la responsabilité : de chevaux de labour qu'ils étaient, il fait d'eux des hommes.

Beaucoup d'autres réformes peut-être, que je n'aperçois pas en ce moment, pourront être proposées et résolues selon le même esprit, car il suffit à tout.

C'en est assez déjà pour faire voir que ce n'est point je ne sais quelle imagination, mais la Volonté elle-même qui est en jeu chez les apôtres de la Volonté. Notre foi étant un lever de soleil de derrière la colline, laquelle il faut d'abord péniblement gravir, nous voilà gravissants; notre affirmation commune étant que l'action bonne doit passer devant, voilà quelle action bonne nous voulions dire. Nos idées se tiennent donc et nos plans sont clairs.

Encore n'ai-je parlé ici que de la période préparatoire, qui doit occuper les deux ou trois prochaines années. Il est vraisemblable qu'ensuite l'idée s'incarnera d'elle-même (il faut que ce soit d'*elle-même*, en effet, car ce serait nous contredire que de la décréter). Une *Société de secours moral*, à l'imitation de celles de New-York, de Philadelphie et de Londres [1] se formera pro-

1. On trouvera tout le nécessaire, pour connaître ces admirables Sociétés, dans un livre que je voudrais voir partout répandu : *la Religion basée sur la morale* ; — *Choix de discours publiés par les Sociétés pour la culture morale*, traduit en français par P. Hoffmann, professeur à l'Université de Gand. — Paris, Fischbacher, 1891. — Ces discours égalent à mon gré, pour l'élévation et l'efficacité, ce que le stoïcisme antique nous a laissé de plus sublime sous une forme familière. Je les comparerai, si l'on veut, aux *Entretiens* d'Epictète.

bablement en France, par agrégation spontanée. Et ce sera le commencement d'une seconde période, militante toujours, mais un peu plus épanouie.

Ce que fera cette Société, je ne suis ni capable ni digne de l'exprimer. D'ailleurs il n'en est pas temps. Je souhaite seulement qu'elle soit très sévère, son action ne devant venir que de sa force morale, et son prestige important plus que son nombreux effectif; il faudra qu'il soit difficile d'y entrer et très facile d'en être exclu. Les cinquante hommes bien d'accord, convaincus et énergiques que j'ai rêvés suffisent.

Cette Société aura son journal, où parlera la seule justice, le zèle incorruptible du Mieux. Devant être reconnue personne civile, elle recevra des legs, des donations, dont beaucoup vont encore aux œuvres charitables ou aux Académies, faute d'un emploi meilleur; elle pourra donc faire des fondations, à l'exemple de ses aînées américaines.

Partagée en autant de sections qu'il y a de champs divers pour l'exercice de l'Énergie morale, elle aura ses orateurs, ses écrivains; elle fera répandre des livres d'une signification toujours plus haute dans les écoles élémentaires; elle suscitera la création de cercles et de guildes;

elle encouragera les explorateurs et missionnaires de la patrie ou de la religion; elle popularisera leurs efforts et fera voir leur triomphe jusque dans l'insuccès et la mort : elle combattra par tous les moyens l'immoralité, ou mieux l'Inertie, qui en est le vrai nom. Elle établira, selon son titre et ses principes, le secours moral, qui n'est encore constitué nulle part, c'est-à-dire qu'aux malades et aux infirmes de l'âme dont nulle société encore ne se préoccupe, elle ouvrira des hôpitaux, des cliniques, des dispensaires, des retraites pour tous ces maux invisibles, dont notre temps est affligé; elle assignera à ces malades, à ces contrefaits intérieurs, des missions et des tâches de rédemption, persuadée, encore une fois, que l'effort seul rend la paix et réintègre l'homme dans sa vraie nature.

Adviendra-t-il une catastrophe publique, ou quelque recrudescence de maux matériels, une brigade de désespérés et d'incertains sera acheminée vers le lieu de misère pour aider; la mutualité des secours s'établira, et les vrais guéris, les vrais sauvés, ce seront encore les bienfaisants.

Enfin, comme il faut pour une telle entreprise des hommes pénétrés d'une discipline même et une, il sera nécessaire d'avoir un vrai séminaire

moral, une *École de Liberté*, comme je l'appelle, où les jeunes gens possédant les premiers outils de leur perfectionnement seront admis, au temps de leur puberté; là l'objet sera de préparer à la vie complète et de former ce qui manque à notre démocratie, des caractères. Epictète, Marc-Aurèle, l'Évangile, saint Paul, saint Augustin, Thomas Morus, saint Vincent de Paul, y auront plus de place sans doute que Cicéron, contrairement à ce qui se fait chez les Jésuites mêmes. L'expérience immédiate de la solidarité, de la vie énergique et bonne y auront plus de place encore que ces maîtres de vertu. On ne craindra pas de parler de l'époque présente, on fera voir par exemple les avantages et les défauts balancés de la sociabilité et de la solitude; on osera parler des femmes et du mariage, on montrera comment il faut honorer sa femme, et quels sont les devoirs du mari et du père. On fera des études sur l'humanité vivante, en amenant le contact avec les plus humbles classes, car l'usage se répandra d'envoyer son fils, au lieu de l'Italie ou des Indes, faire sa tournée d'apprentissage de la vie, pendant trois mois dans un pauvre logis à Ménilmontant ou à Montrouge.

L'accès à chaque connaissance nouvelle sera d'ailleurs réputé récompense et devra être conquis,

comme la doctrine du Réveil moral l'exige. On ramassera ainsi dans la bourgeoisie finissante, une élite encore, de quoi communiquer à nos successeurs le meilleur de ce qui fut en nous, à l'exemple du rôle joué, au commencement de notre siècle bourgeois, par les nobles libéraux et évangéliques, un Tocqueville, un Broglie, un d'Haussonville, un Agénor de Gasparin, un Armand de Melun, un Augustin Cochin....

Je m'arrête.... *O quanto è corto il dire!* Que la parole est courte, pour dénombrer tout ce que nous voyons déjà des yeux du désir! Il me semble qu'il vaut mieux taire, quant à présent, le détail de ces desseins trop précis. Respectons le mystère de l'avenir. Nos réflexions nous ont persuadé que celui-ci ne se dévoile, avec tous ses traits, que peu à peu, et seulement à ceux qui l'appellent de toute leur action. Un temps viendra où ces entreprises, qui semblent excessives et chimériques aux nonchalants d'aujourd'hui, sembleront trop peu de chose aux actifs de demain. Encore une fois, respectons le mystère de notre création future; ne cherchons pas trop à savoir; savoir avant de faire est notre tentation mauvaise; ne nous occupons que d'être des hommes de bonne volonté.

Notre attitude, quant à présent, est celle d'âmes

honnêtes dont le vouloir est grand, mais qui se savent faibles pour réaliser ce vouloir et, sentant impossible d'y renoncer, implorent passionnément un appui. Cette disposition est bien connue : on l'appelle la Prière. Redisons donc de toute notre énergie la prière chétienne : « Que le règne de Dieu arrive ! » Seulement, au lieu de murmurer ces paroles à genoux les yeux levés au ciel, répétons-les debout, et à nous-mêmes, en en faisant un ordre. Car cet appui imploré nous est donné ; c'est d'abord la conscience de notre destinée ; puis l'assurance intime qu'à travers tant de siècles de luttes opiniâtres pour nous dégager de la brute, l'œuvre de tous les héros et de tous les saints ne peut avoir été une indifférente déperdition de forces....

Il ne serait donc pas juste de nous accuser de présomption. Ce n'est pas en notre pouvoir que nous nous confions, mais en la puissance qu'ont certainement les hommes de devenir tout à fait hommes. Nous avons peu d'orgueil personnel ; nous aimons de commencer petitement, et nous savons que rien de grand ne peut s'élever, sans qu'on ait jeté dans les fondations beaucoup d'humilité et de défiance de soi. Il est possible, il est fort probable que nous ne verrons jamais ce qui est l'objet de nos soupirs, mais cela importe peu :

d'autres après nous viendront, qui iront plus loin que nous. Cette idée nous sourit : c'est le propre de ceux qui aiment vraiment bien d'embrasser avec joie l'assurance que l'objet de leur amour aura le bonheur, même par d'autres que par eux. Or, si peu qu'on ait prêté d'attention à ce qui précède, on ne contestera pas, je pense, que nous agissions par amour véritable.

Noël 1891.

NOV 1946